

Le René du Monteil.



La semaine du 17 au 22 décembre 2007 fut plutôt calme, mais le samedi 22 René respirait de moins en moins facilement, son moral s'effondrant avec son souffle. Oxygène à 2,5 litres.

Dimanche 23 décembre 2007. Pris de panique, le souffle court, René me fait appeler à la maison de retraite peu avant 16 heures. Il se calme. Je l'emmène dans son fauteuil jusqu'à l'entrée pour changer ses idées, le distraire de sa souffrance.

Je rentre brièvement à l'heure du souper et retourne auprès de lui.

Il a assez convenablement soupé, mais de nouveau son état se dégrade.

Les aides soignantes viennent régulièrement nous rejoindre à sa chambre où je l'ai couché, mi allongé, mi assis.

Devant sa détresse respiratoire nous appelons les Pompiers à 21 heures et René est emmené aux urgences de l'hôpital Emile Roux.

Lundi 24 décembre 2007.

Inquiet, je pars au Puy en fin de matinée.

Service L3, chambre 14. J'aide René à déjeuner.

Encore inconscient que je suis de la gravité de son état, je le quitte et rentre à Allègre pour 15 heures.

Mardi 25 décembre 2007.

Un peu avant 11 heures, un appel téléphonique de l'hôpital m'apprend que René a été transféré aux urgences et m'appelle. J'y pars aussitôt. René est en déchoquage. Faible, affectueux, soulagé par une présence amie, un peu perdu, il se détend. Je rentre à Allègre.

A 18H30 un second appel de l'hôpital m'informe d'une nouvelle détresse respiratoire, contrôlée. En cas de besoin on me prévientra.

Mercredi 26 décembre 2007.

A l'hôpital avant midi. René a fait « une fausse route » au petit déjeuner. Il n'avale plus que de l'eau par très petites quantités. Médicaments écrasés dans une cuillerée d'eau.

De nouveau en état stable, mais très fatigué, René est transféré du L3 au K2, qu'il connaît, chambre 16.

De retour à Allègre en fin d'après midi, je passe informer le personnel de la maison de retraite et le Dr Brustel.

Jeudi 27 décembre 2007.

A l'hôpital peu après 11H30. René a déjeuné. Il va mieux. Je l'aide à prendre son repas de midi.

Pendant qu'il dort, je lis. Je lui lis le journal. Radio à 16 heures.

Visite de Mélina, Monique et son mari. Je voudrais qu'ils ne le fatiguent pas... en vain. Je rentre.

Vendredi 28 décembre 2007.

A l'hôpital vers 11H30. Toujours sous perfusion, René est assis dans son fauteuil, très faible, les yeux éteints, mi-clos. Il parle peu, mange peu et sans appétit. Il touche à peine à son petit pain, lui qui l'aime tant. La boisson passe mieux. Couché par les ASH, René s'endort tout de suite. Je sors faire quelques courses au Puy. A mon retour, René est mieux que le matin. Il a bien dormi. C'est important pour son moral.

Samedi 29 décembre 2007.

A l'hôpital vers 11H30. René mange peu mais boit bien. Il tient lui-même sa fourchette. Son taux de sucre est élevé à cause de la perf glucosée et des corticoïdes. Tension correcte. 85 % d'O₂, mais à 4 litres...

Mis au lit, René s'endort immédiatement. J'écris pendant qu'il se repose. Ses réveils sont amusants, René un peu surpris de me revoir là, tel qu'il m'avait laissé. Je l'aide à se mouvoir, lui donne à boire.

René et moi subissons difficilement l'attitude distante des ASH... « Sortez, etc. ». Il préfère lorsque nous nous arrangeons ensemble. Son amitié et sa confiance n'ont jamais failli depuis qu'il me les a données, sans jamais en parler, d'évidence.

Dimanche 30 décembre 2007.

A l'hôpital vers 11H30.

Une semaine...

René dort. Hormis un yaourt, il n'a rien pu avaler de solide. Il n'a pas pu tenir sa fourchette. Il me dit avec naturel de lui donner à manger, ce que je fais à la petite cuiller. Lorsque je ne vais pas à son rythme, il me rappelle, ouvrant la bouche. « Donne ». Il a bu du café et de l'eau. Pendant que René dort, j'écris. Sieste et écriture sont entrecoupés de petits soins, caresses affectueuses sur les bras et les cheveux de René. « Tu me tourneras »...

Lundi 31 décembre 2007.

A la petite cuiller, je donne à manger à René, assis au fauteuil, qui n'avale que yaourt, compote et café. Je lui fais boire de l'eau et du vin mélangés dans un « canard ».

René dort. Je fais une ou deux courses. Lorsqu'il se réveille, je lui lis le journal. Je rentre vers 16H.

Un canévas qui ne va plus guère changer durant un mois.

Nous ne le savons pas encore...

Mardi 1^{er} janvier 2008...

Comment souhaiter une « bonne année » à René. Cela me ronge depuis quelques jours... Eh bien, avec naturel comme il le fait à mon endroit... ça c'est René. Solide et simple. Même aux pires moments.

A mon arrivée vers 11H30, René est couché, fatigué. Il n'a pas supporté la position assis du matin. Il boit mais ne mange pas ce que je lui avance à la cuiller. J'ai demandé à plusieurs reprises qu'on lui donne de la purée, des fromages blancs et de la compote, seules consistances qui lui conviennent.

« J'en parlerai à la diététicienne »... Donc attendre encore demain... Pour « elles » demain c'est juste une date. Pour René c'est un jour de jeûne supplémentaire !

De plus son appareil dentaire ne tient plus. L'appareil supérieur s'abaisse et empêche que la nourriture entre dans sa bouche. Il ne s'en rend pas compte, et les ASH s'évertuent le matin à lui mettre « ses dents ».

Rares auront été les ASH du K2 sincèrement à l'écoute du malade... et encore moins de moi... qui ne suis qu'un voisin, donc rien !

Ce n'est qu'à la fin de son séjour au K2 que leur attitude changera. Au L3 la coordination fut plus heureuse et respectueuse de l'aide que je pouvais apporter, pour le confort moral et physique de René.

J'ai, à maintes reprises, expliqué que j'aide René depuis déjà longtemps.

Nous en avons l'habitude. Lui de moi comme moi de lui. Il se sent plus à l'aise ainsi. Ainsi préfère-t-il que ce soit moi qui le rase et il me dit dans un soupir que les ASH ne veulent pas... « C'est une prison... »

Non, mais personne n'a expliqué aux ASH qu'il peut être profitable au malade de faire participer l'entourage si cela ne nuit pas à la santé ou à la sécurité.

« Sortez, nous allons faire sa toilette ».

D'abord on ne dit pas « sa toilette », mais « la toilette de Mr Michon » ! Et ensuite « on » se rend compte que je la lui ai faite souvent, la toilette de René !

Mille fois mon Père m'a expliqué ces choses et m'a inculqué ces principes que Lui et moi avons mis en pratique lorsque ce fut nécessaire, ou simplement « agréable », confortable.

Mon Père s'en sentait mieux, respecté, moins dépendant, complice.

René adopta ce même sentier quand on nous laissa faire. Nous sommes parvenus à une profondeur d'amitié qui autorisait, par exemple, que j'aie avec une lingette, chercher dans sa bouche les glaires qu'il ne pouvait pas expectorer par manque de cette force basique, cracher.

Quand mon Père fut près de sa fin, je veillais à tous ses besoins et lui essuyer le derrière était plein de tendresse, d'amour, quasi de religiosité.

Cela se présenta aussi avec René.

Il me disait « je te donne trop de travail », ou « tu es mal monté avec moi », « je suis un embarras pour toi ». Et nous poursuivions notre chemin d'amitié, d'affection...

Mercredi 2 janvier 2008.

11H30. Après être passé prendre le courrier de René à la maison de retraite. René assis, effondré, tourné sur sa droite vers le lit, les coudes sur l'accotoir droit et le front appuyé sur ses mains. Plié en deux.

On l'a laissé ainsi, attaché par un drap qui fait le tour du dossier et le retient à la taille, « parce qu'être assis est mieux pour sa santé. »

Qui pense donc que le Grand René va guérir et que ce sera malgré lui ? Quel médecin ?

Quant à moi, qui ne suis ni médecin ni infirmier, je sais du plus profond de moi que le René est au bout de sa route. Je le sais, René le dit et le souhaite de sa voix à peine intelligible, de ses yeux désespérés, de tout son corps qui n'en peut plus.

Une chose compte plus que toutes, le confort de René. Qu'il ne souffre pas. Qu'on ne le contraigne pas si cela le lui fait mal, pour un jour de « vie » en plus.

Mais les statistiques du service...

Hélas, je n'ose pas coucher René et lui donne à manger, à la cuiller, avant de l'aider à se mettre au lit.

Epuisé.

Il faut agir avec d'autant plus de méthode qu'on ne nous passera aucun faux pas.

Préparer les tuyaux de la perf, de l'oxygène, de la sonde urinaire. Veiller à leur longueur, à ce qu'ils ne s'accrochent pas, à ce qu'ils ne se trouvent pas sous René lorsqu'il sera allongé.

Baisser la barrière de notre côté. Replier draps et couverture au pied du lit.

Vérifier que rien au sol ne va nous entraver.

Puis se caler en face de René, les yeux dans les yeux, s'accrocher l'un à l'autre comme nous nous tenons serrés dans cette épreuve. Visualiser les mouvements que je décris à voix basse mais ferme. « 1, 2 et 3, et tu pousses fort sur tes jambes. Voilà. Je te tiens contre moi, tu ne tomberas pas. On pivote ensemble sur ta droite. »

René est tendu, ses dernières forces rassemblées. Ses genoux flageolent. « Tu ne tomberas pas ! »

René a confiance. Je l'encourage s'il évoque sa faiblesse. « Oui, mais tu étais bien plus fort que moi au même âge ! » Il dénie.

« Voilà, tu es contre le bord du lit, je te retiens le dos et je passe le bras sous tes jambes. »

« Assieds-toi doucement, je soulève tes jambes, et hop tu es allongé et je place tes pieds sur le lit. »

Améliorer sa position, régler la pente de la tête du lit, disposer les tuyaux, accrocher la poche d'urine.

René déplace lui-même ses pieds. Caler deux, puis trois oreillers. Remonter les draps.

Souffler. Se réjouir avec tendresse et ferveur de la réussite de notre manœuvre.

Le premier jour où nous osâmes « travailler » ensemble, c'est René qui décrit les mouvements d'après ceux des ASH. Puis nous le fîmes en chœur. Enfin moi tout seul, pour rassurer le Grand René.

Jamais nous ne prîmes à la légère cette épreuve.

Jamais ce ne fût aussi inquiétant, ni aussi facile qu'au premier jour, car jamais René ne reprît de forces.

Jeudi 3 janvier 2008.

A mon arrivée, René est assis, moins fatigué que la veille. Il tint presque seul sa fourchette.

Voulant en manger un peu, il prend une des deux tranches fines de pain de mie et tire de ses deux mains pour la déchirer. Il n'y parviendra qu'à grand peine. Je reste hypnotisé devant son effort, me gardant d'intervenir, au bord des larmes, écrasé par sa fragilité et sa souffrance morale, car je sais bien que rien de cela ne lui a échappé.

Après ce symbolique déjeuner, le dîner de René, nous l'allongeons.

On vient le chercher avec un lit roulant, un brancard plus étroit que le lit de nuit trop large pour la porte, et deux infirmiers l'emmènent passer un scanner.

Je sors faire une course.

De retour, René est déjà revenu et dort dans son lit.

A son réveil nous conversons à voix basse, communiant dans une tendre amitié que j'imaginerais infinie si je ne savais pas que René n'emploie jamais de grands mots tels que... amitié, bonheur, amour.

Le Monteil et son trop rude quotidien a effacé en René le sens de ces mots, mais pas son inquiétude de l'autre.

« Je t'en donne du travail ! »

- Ce n'est pas du travail puisque tu es mon ami, je le fais volontiers, sans effort. »

Jamais René n'aura répondu à une affirmation, une déclaration d'amitié par une réciprocité.

Jadis trompé sur le sens de ce mot et son contenu, il est définitivement prudent, retenu.

Jamais il ne m'a donné en signe de promesse d'amitié, toujours sous prétexte de commodité et n'a jamais repris. Sa façon d'offrir sans le faire, de parler sans dire.

A son entrée à l'hôpital, quittant la maison de retraite, il me confia sa modeste montre en plastique argenté, sa canne, son couteau à virole, ses lunettes

Quand je lui disais que le tout était en sécurité à la maison et attendait son retour, il comprenait que je procédais comme lui. Il n'avait rien donné. Je n'avais rien reçu. Je veillais sur lui et sur son trésor qui restait sien.

Et puis dire son amitié n'est rien que des mots. La mettre en application est ce qui seul compte.

Avec le silence comme ponctuation.

Vendredi 4 janvier 2008.

11H30. René est assis, mais fatigué. Dîner symbolique. Que de la boisson et du mou, que René prend à la cuiller, moitié lui-même en tremblant violemment sous l'effort, moitié de ma main. René ne touche plus au pain. Il me demande de lui en donner. Je déchire une tranche en petits morceaux de la taille d'un ongle et qu'il mastique avec difficulté.

« Un peu de purée ? »

« Donne... »

Pour ajouter un peu de sourire je caricature. Tiens, tu prends cette pilule avec un peu de purée ? Cette autre avec la compote. Une à une toutes passent, un des rares soins que René prend avec méthode comme il le faisait à la maison, déléguant cependant à l'infirmière, à l'ASH ou à moi de les compter et vérifier.

Si méfiant, si réservé, si retenu, il fait cependant plus confiance à l'autre qu'à lui-même pour la prise des médicaments, le suivi de ses régimes et de sa santé, tout en sachant exactement ce qui est fait, n'est pas fait, reste à faire...

Il a soigné avec précision les pieds de ses « noires du Velay », jour et nuit, négligeant de s'occuper de lui-même, et nous en laissant la charge. A tel point qu'il est arrivé qu'une aide soignante lui rappelle de participer un peu mieux à ses soins, à sa toilette, à faire son lit, à entretenir sa chambre.

« Peuh peuh peuh... »

« Ta chemise est déchirée... »

« C'est assez bien comme ça. »

« La serviette est sale, je vais la laver avec mon linge »

« Non, non »

Rien de ce qu'on faisait pour lui ne trouvait grâce. Pas par indifférence. Parce qu'il faisait passer l'autre avant.

Sa maison, sa chambre, sa table, sa chemise, ses braies, à l'en croire rien n'était sale, jamais... Si on emportait son linge il n'était pas content, ça va l'user...

« Mais tu ne seras jamais dans le besoin ! »

Il ne le crût jamais, s'estimant toujours au bord de la misère qui s'était incrustée en lui au Monteil, et qui était impossible à laver !

Alors, une chemise sale...

Peu à peu il abandonna devant ma « détermination » à faire de lui un René propre qui sentait bon. Il me laissa faire. Quand je rapportais son linge sec, il feignait n'y accorder aucune importance.

« Tu en fais bien trop pour moi. »

« Mais toi, c'est important ! »

« Peuh peuh peuh... »

Un jour bêtement j'ajoutais dans un élan lyrique :

« Tu le mérites. »

Et René, sombre, la voix basse, rocailleuse, ferme et sans laisser place à la contradiction :

« Non, je ne le mérite pahh ! »

Une de ses affirmations profondes, sobres, sans adjectif ni complément d'aucune sorte.

Son passé était sien.

Il m'en parla quand il le jugea opportun.

Cela nous rapprocha plus sûrement qu'aucune vantardise.

Si Dieu était en charge du pardon de ses péchés, nous sommes pour toujours en charge de ne voir que le meilleur de René, et de l'aimer pour alléger son pas et son souffle.

Chaque seconde fit de mon Père, de lui et de moi, « une assez bonne équipe »...

Samedi 5 janvier 2008.

René mange de moins en moins. Seulement de ma main, à la cuiller.

« Tu veux tenir la fourchette ? »

« Tu me donneras. »

C'était tout dire de sa faiblesse, de notre proximité, de sa confiance.

Je pense à Marcel Jouhandeau dédoublé regardant ses mains avec émotion.

Je regarde et ressens René comme si j'étais en lui.

Quel prodige dû à sa confiance, en si peu de temps.

Je suis en mon Père aussi, et davantage bien certainement, mais 20 ans m'ont forgé à son image et à sa dévotion. René, sans mots, du regard et du geste a réussi cet œuvre en quelques mois.

Mon Père, médecin des humains, insista toujours sur les qualités des vétérinaires et des pédiatres qui obtiennent le même résultat sans que le patient les aide en décrivant ce qu'il ressent.

René et ses brebis noires se parlaient. Chacun à sa manière. Il les observait, les entendait, les comprenait.

Avec les humains c'était plus compliqué. Faire confiance ? Mais un humain, une femme plus encore qu'un homme, ça ment. Rester sur ses gardes. Ne pas se livrer pour ne pas regretter plus tard de s'y être laissé aller.

Ne pas donner. Ne pas se donner. Se retenir. Prendre ?

Si c'est possible à l'époque de la ferme, des bêtes et de la terre à tourner, de l'eau à porter. Parfois prendre, pour le cas où on manquerait, un jour.
Et, plus avancé dans la vie, ne même plus prendre.
A égale distance de toutes les situations entre les extrêmes. Finalement isolé au milieu de l'océan des tentations. Isolé, figé.
Mais ouvert tant qu'il n'y avait pas de rapport de force.
Merveilleusement ami et sociable. En perpétuelle recherche de l'autre, des autres. Aux sorties du troisième âge. Dont celle qui permit à René de voir Paris ou des gouffres en Ardèche.

Lui, qui ne se perd jamais en mots inutiles :
« Ne viens pas tous les jours me voir, allons !
- Tu ne veux pas me voir ?
« Bien sûr que si, bougre !
« Tu en fais bien trop. Après moi tu vas être seul.

Tout en préoccupation de moi, le René.
Aucune superficialité. Le vrai. La profondeur de la vie, nue.

L'émotion est immense. Tête contre tête par-dessus la barrière gauche de son lit. A voix si basses que c'est le silence qui parle. Les mains dans les mains.
« Je voudrais te demander un beau cadeau. J'y pense depuis longtemps... Après... enfin, après... me donnerais-tu Ta canne ? C'est important pour moi, Ta canne. C'est Ta main qui la tenait. Elle t'aidait à marcher. Elle a vécu ta vie, suivi ton pas. J'ai la canne de mon arrière grand père. Mon Père m'avait promis la sienne. Lui parti, son épouse m'a répondu non quand je la lui ai demandée.

Tous deux en pleurs, René m'a transmis sa canne.
Il avait compris. Tout compris. Comme d'habitude, presque sans mots.
Le silence. Rien que l'essentiel.
Une seule personne que nous deux.
Pas d'espace entre nous pour glisser des explications que quiconque puisse recevoir. Mon Père comme mon témoin. Qui pour René ? Son secret. Violet et Mouton, les deux bœufs de race Salers qu'il atèle sous le joug de son char de foin dans ses prés en pente ou du Monteil vers les Nautes ?

Dimanche 6 janvier 2008.

Une réunion me retient le matin à Allègre. J'arrive après le repas, vers 14H.
Une ASH me dit que René n'a pas voulu manger.
Fatigué, René ne tient pas la position assise. Il refuse l'inhalateur.
Je ne crois pas qu'il m'accuse d'être venu plus tard que d'habitude.
Il y a deux René.
L'un qui excuse tout avec souplesse et sourire. Sincère et calme.
L'autre pour qui un engagement vaut pour chaque jour, chaque moment, chaque geste, qui ne s'avance qu'à peine pour tester la confiance que l'autre mérite et voir à partir de quelle distance il se met en danger. Prompt à l'inquiétude, à la panique, au repli sur soi, à la décompensation, aux cris et aux invectives. Peut-être aux coups.
Les deux René ont besoin d'être liés par une situation stable, qui l'encadre.
Il arriva que René ne me trouvât pas assez fort et strict pour qu'il se sente en sécurité près de moi quand je le pris dans ma maison à une époque où il n'avait pas accepté que sa vie était désormais dans sa chambre de la maison de retraite d'Allègre.
Je faisais mille efforts. Il me voyait faire et pensait que je ne tiendrais pas longtemps ainsi. Moi effondré, qui l'encadrerait ?
Son besoin de sécurité en danger, il se révolta au bout de 8 jours seulement.
Il me testa avec force. Je m'écroulai devant son apparence de brutalité.
René avait trouvé mes failles en moins d'une semaine et démontré ma fragilité.
Il ne se sentait plus en sécurité près de moi.
Il lui restait à porter l'estocade.
Il le fit sous un prétexte insignifiant et me tua d'un seul coup.
Un seul.
Il fut hospitalisé pour que s'achève son épisode violent.

Je vins tous les jours le voir à l'hôpital, puis à la maison de retraite où il revint.
Il avait trouvé son équilibre : le personnel professionnel de la maison de retraite pour sa sécurité, et moi pour lui tenir compagnie et lui donner mon affection.
Son intelligence fine et tranchante, qu'on croirait impitoyable.
Seule façon de faire qu'une vie trop dure, inhumaine, solitaire, lui a apprise au Monteil.
Je lui avais résisté en ne le quittant pas. Il savait pouvoir compter sur mon attachement.
Je ne pouvais désormais pas faillir d'un instant ni d'une intensité dans la constance et la force des preuves de mon attachement.

« Tu reviendras demain ?

-Bien sûr !

« Tu ne me laisseras pas tomber...

- Je ne te lâcherai jamais la main ! Jamais.

« Tu en fais bien trop pour moi. »

- Non.

« Que si, c'est mal à propos.

- Tu le mérites.

« Non, je ne le mérite pahh.

Nos sorts sont liés. Pas par une passion, comme avec mon Père. Par un amour.
Ce même amour qui fleurit entre mon arrière grand-père et moi dans cette petite ferme des Monts d'Arrée. Il avait 80 ans et moi 5, à Ker Heol, qui ressemble tant au Monteil, où il m'apprenait la vie à sa façon. J'avais 1 an quand il avait perdu son épouse. Un remariage. Il n'était qu'une pièce rapportée. Tardive.
Je dormais dans un petit lit au matelas de son et à l'édredon rouge dans lequel je me noyais. Mon lit était placé dans sa chambre. Lui et moi c'était un. Son odeur était moi.
Le soir il tirait une chaise devant la fenêtre. Il me hissait sur ses genoux. La grosse boule rouge du soleil descendait derrière l'horizon lointain, au-delà des prés où coulaient des ruisseaux. A la fin de l'été y ronronnaient les moissonneuses batteuses.
Il chantait en français de vieilles chansons bretonnes qu'il n'achevait jamais, en pleurs.
Sa joue fendue par un éclat de verre tremblait. Ses larmes me baignaient.
Il faisait sa toilette devant un petit arbre, calant une bassine d'eau entre les basses branches et y accrochant un miroir rectangulaire au cadre de fer blanc. La mousse et le blaireau le transformaient en clown et aussitôt après j'avais le droit d'inaugurer ses joues toutes douces et qui sentaient bon.
Il avait 85 ans et moi 9 quand il partit.
Trop jeune, trop ignorant, trop fragile, je n'ai pas pu retenir sa main. Je me suis toujours accusé de sa mort, de son âge, de sa solitude. Moi, le coupable idéal.
Chaque mort est un peu la sienne.
Chaque enterrement me transperce.
Le départ de mon Père, Maurice Duflos, a décuplé mon sentiment de culpabilité.

M'en défendre ?

Le silence qui suit une musique de Mozart est encore de Mozart, dit-on.

Le grincement insupportable qui succède à leur départ est leur chair emportée.

On mesure le bonheur au bruit qu'il fait en partant...

Je ne m'y complais pas.

Je le prolonge par amour.

Et par besoin de leur éternité.

Vous ne me lâchez pas la main... Hein ?...

« Tu reviendras demain ?

-Bien sûr !

Lundi 7 janvier.

11H30. René est dans son fauteuil.

Il ne semble pas mal, mais préfère que je lui donne à manger à la petite cuiller.

Et si c'était aussi parce que cela lui fait du bien de recevoir cette attention ?

Je couche René qui s'endort dans l'instant entre ses oreillers, tourné sur le côté, un bras le long de la barrière, l'autre par-dessus.

Les ASH n'admettront jamais que c'est ainsi qu'il se sent bien...

A son réveil.

- J'ai fait quelque paperasse pour tes affaires. Tout est en ordre.

Tout est en ordre, ce sont les mots qu'il aime entendre. Ne rien laisser traîner, ne rien devoir. Payer, régler. Sa confiance en moi va jusqu'à ne rien vérifier. Elle me fait obligation de ne mériter aucune critique.

« Tu me feras boire.

- Je te tire de l'eau fraîche. Voilà le canard. Doucement. Avale bien avant de boire de nouveau.

René avale difficilement et une fausse route est à redouter, qui pourrait amener une apnée dramatique.

Certes la fin, mais pire encore, la peur, une panique qui emporterait René dans un moment d'épouvante alors que ce qui compte c'est de partir aussi serein que possible.

« Tu me tourneras.

Nous avons mis au point notre chorégraphie qui commence par vérifier que les tuyaux d'oxygène, de la perf et de la sonde urinaire suivront bien le mouvement. J'abaisse la barrière du côté que René va quitter. Je replie draps et couverture de façon que René, qui ne contrôle plus tout à fait ses pieds ne s'y enroule pas. Puis je dirige les mains de René vers la barrière du nouveau côté, je glisse mes bras sous lui, et je le fais rouler pendant qu'il tire sur la barrière.

Petits détails, vérification que la sonde urinaire ne fait pas de plis.

Je dispose les oreillers pour que la tête de René ne porte pas sur une barre et que sa respiration soit aussi facile que possible.

Comme lors des couchers, remonter les draps.

A fil des jours, ces moments me donneront des informations sur la conscience et les forces de René.

Mardi 8 janvier 2008.

11H15. J'emène Marcel au Puy et le fais passer voir René.

Impressionné de voir son oncle, couché, affaibli et amaigri, il reste collé au mur en face du lit, et ne reste que quelques minutes...

J'assieds René pour un repas de moins en moins consistant, puis le recouche. René s'endort. La fatigue le dispute aux médicaments. Sédatifs ? Anxiolytiques ? Je ne sais. Je ne saurai jamais.

Au réveil j'assieds René, puis le recouche. Ce qu'on n'eut pas demandé au personnel soignant. Tous deux faisons équipe et partageons l'effort. Une fusion d'un instant qui, jour après jour, trace une ligne de moins en moins discontinuée.

Mercredi 9 janvier 2008.

L'année s'avance, dit-on. Nous ne l'avons pas vue.

René est fatigué, assis pour le repas. Je le couche. Il dort.

Je ne le « trouve pas très bien ». Ces mots ont-ils un sens ?

Je le laisse pour filer à une réunion de la société académique, et reviens au plus vite.

René est couché. Le kiné l'aide à inspirer plus profond et à expectorer.

Mouvements bénéfiques.

Il faudra prendre nos soucis, eut dit René.

Tu viendras demain ?

Bien sûr.

Je rentre.

Je passe comme chaque jour donner à Mélina des nouvelles de son beau frère.

Mes soucis ? Ils sont là où je suis. Ils sont René.

Jeudi 10 janvier 2008.

« Aah, vite viens me sortir de d'là... »

René assis, écrasé de fatigue sur l'accoudoir droit et le bord du lit.

Nous nous efforçons de « dîner » au fauteuil. Nous ? Moi pour que René suive les conseils du personnel, sans savoir, ni l'un ni l'autre, s'ils sont fondés. René car il n'a qu'une hâte. Que je le couche.

« Tu me coucheras...

« Mais si, allons.

« Couche moi...

-Aussitôt fini le repas...

Chaque jour j'emporte la décision, bouleversé de la souffrance que j'inflige à René au nom de je ne sais quelle raison.
René mange si peu. Il ne demande pas. Il accepte. Las.
Je rentre, un peu plus meurtri chaque jour.
Je passe un moment chez mes Amis Terrasse. Si j'osais je pleurerais dans leurs bras.
Désespéré de ne rien pouvoir faire pour René, sinon partager.

J'aurais donné ma vie pour que mon Père recouvre la santé de sa soixantaine, lui plus utile que moi.
Je donnerais le reste de mes jours pour faire renaître René loin du Monteil, des neiges, des poussières et du froid. Pour lui donner les chances que mérite son intelligence et qui lui offriraient une carrière confortable et prospère.
Pourquoi faut-il naître, lui au seuil d'une destinée de souffrances et d'un travail inhumain, et d'autres entre canapés et domestiques ?
Je bute sur cette injustice incompréhensible.
Révolte dérisoire.
Couché à 21H je dors 10 heures d'affilée.

Vendredi 11 janvier 2008.

René est mieux. Mieux que quoi ? Il se fatigue vite assis. Il mange peu et me presse de la coucher.
Plus confortable au lit, un peu reposé, l'urgence éloignée, il me demande de lui donner à manger...
Des voisins sont venus visiter une parente qui occupe une chambre proche de celle de René.
Leurs regards parlent. Le René a changé, méconnaissable. Ils l'assurent d'un rétablissement. Mais René est d'une perspicacité que de tels mots ne trompent pas une seconde.
Pour leur être agréable, il acquiesce et remercie, son désespoir conforté.
J'assieds René quelques instants, mais il faut vite le recoucher avant que trop de fatigue lui ôte ce qu'il lui reste de force dans les jambes pour m'aider en cette manœuvre qui à chaque fois nous inquiète un peu.
L'air est froid et cette nuit il neige sur Allègre.

Samedi 12 janvier 2008.

Je me suis couché trop tard. Résultat... fatigué.
-Tu sais, mon René, Allègre était tout blanc ce matin.
René m'autorise ce possessif auquel il n'a sans doute jamais été habitué. Il sait maintenant que je lui fais sentir ainsi sans trop d'insistance l'affection dont je l'enveloppe et dont sa jeunesse trop courte a été privée.
Je n'ai jamais su mentir, ni même dissimuler. Nous étions convenus, mon Père et moi, que je lui dirais toujours toute la vérité, même si la réciprocité n'avait aucun sens dans les circonstances de ma naissance.
Ainsi pouvait-il comprendre l'évolution de mes pensées et de leurs fondements, et lire en moi mieux que moi même.
J'avais confiance en lui plus qu'en moi.
C'est devenu ma seule façon d'être et d'échanger. Une dangereuse transparence. Mais confié à mon Père quel danger pouvait m'atteindre ?
Et, lui disparu, quel danger pouvait-je redouter, moi sans désir d'exister et prêt à le suivre si la nature le voulait.

C'est en cette transparence que je reçus René dans mon parcours.

C'est cette transparence que René reconnut et qui reçut sa confiance.
Depuis le premier jour, René sait que les intonations de ma voix sont spontanées. Il capte ce langage animal qui lui est plus familier que mes mots.
Depuis que son mal rapproche et aggrave ses crises, ma voix s'est faite de plus en plus douce, légère, transparente. Nouée. Serrée. Nos cœurs se parlent. Il n'y a de place pour aucune dissimulation, aucun mensonge, aussi bien intentionnés fussent-ils, dans notre destin accepté.
René sait maintenant où il va et où je l'accompagne.

Nos têtes proches l'une de l'autre la plupart du temps parce que sa voix est faible. Seulement la vérité de ses yeux aux miens. Il n'y a plus le moindre voile entre nous. Parfois la voix de René est si brisée par la fatigue, si encombrée par les mucosités, que je suis seul à le comprendre, tout comme une mère est seule à comprendre le babil de son enfant. Nous sommes aussi accoutumés l'un à l'autre que la mère et son enfant. Au fur et à mesure que son univers rétrécit aux dimensions de celui du nouveau né, son langage se réduit au minimum, seulement compensé par l'attention que je lui porte. En miroir à la naissance du bébé hors du ventre maternel, René entre en moi. Je ne le fais pas mien, René se fait comme une partie de moi. Aux côtés de mon Père.

Comme pour me sauver de n'être plus rien d'utile sans leur présence au monde.

René est pâle, couché. Il ne mange qu'un peu de fromage blanc et de compote. Je remarque en le tournant que ses fesses rougissent aux appuis des ischions. Surtout du côté gauche sur lequel il passe plus de temps. Je demande de l'huile et le masse. « Tu as assez fait de travail... Peu à peu j'étends les massages à ses genoux, ses jambes, ses talons et le côté des pieds. Chaque retournement sera accompagné de massages. René est triste. Il dort beaucoup. Pour la première fois, il ne veut pas me laisser rentrer sur Allègre. Qui mesurera à quel point René a toujours été soucieux des autres ? Soucieux de l'avenir des enfants de Mélina autant qu'exigeant envers eux pour qu'ils fassent plus d'efforts et réussissent leur vie et n'aient pas à trimer comme il sait l'avoir fait en vain ou presque. Soucieux de ma résistance, pour moi-même et pour lui, afin que je ne m'effondre pas prématurément. « On ne sera plus ensemble, il faut mourir... Ainsi me dit-il notre attachement ramassé en si peu de mots et tant de sens. Ainsi me dit-il son accablement de me laisser seul. Oh, il ne se plaint pas, il ne le fait jamais pour lui-même. Il a mesuré l'importance qu'il a pour moi et me plaint de rester seul sans lui.

Grandeur rare et clairvoyance qui ne sont plus de ce siècle et passent par le dépouillement de tout artifice.

Dimanche 13 janvier 2008.

La nuit passée René est tombé par-dessus la barrière de son lit. Il a attendu, demi nu, par terre, les pieds entravés dans la barrière. Il me raconte sa nuit comme la confidence d'une grosse bêtise de gamin... On est enfin venu, on l'a relevé et couché. Un médecin l'a ausculté. Rien de grave. Comme aucune ASH ne m'a informé de cette mésaventure, je leur en parle. Oui, c'est bien vrai. On minimise et se perd en hypothèses sur la façon dont cela c'est passé... J'ai remarqué que le cliquet de la barrière droite du lit ne s'engage pas lorsqu'un drap y reste coincé... et s'abaisse si on s'y appuie... René a été fort agité, la nuit dernière, me dit-on. C'est probable. Je sais que sa force, même réduite à ce qu'elle est, lui aura permis de se cramponner si rudement à la barrière qu'il aura pu passer par-dessus. Très éprouvé par sa nuit agitée, ou assommé par quelque calmant, René mange à peine, à la cuiller, et s'endort. Je reste assis dans le fauteuil à la tête de son lit, caressant ses cheveux. Perdu dans mille pensées dispersées en tous sens. Deux heures passent ainsi. Au réveil, René est agité, difficile à apaiser. Je lui masse lentement les fesses, le dos, les jambes et les pieds. « Tu reprendras ce qui est tien ! Je fais celui qui n'a pas entendu. « Tu reprendras tout ce qui est tien, et dans ma chambre. C'est la fin. Toujours cette crainte de rester à devoir quelque chose, un peu d'argent. Je suis noué. Je promets. Tout sera en ordre. Il n'y aura rien à moi qui soit oublié ou perdu. Et puis, qu'est-ce que ça fait, qu'un objet manque. C'est René qui manquera. Il le sait. Cela le navre. Il l'a déjà dit, il redoute que je me retrouve seul, lui parti... Depuis qu'il m'a senti aussi attaché à lui, mon sort lié au sien le préoccupe.

Et ça ne date pas d'hier...
Je l'ai mille fois rassuré, mille fois il n'en a rien cru !
« Il faudra prendre tes soucis.

Ce sera un de ces soirs, une de ces nuits, où je m'attendrai à un appel téléphonique...

Un temps suspendu, interrogé, pareil à ces nuits et ces soirs où je guettais plus que d'ordinaire le *bip* dont mon Père avait l'émetteur à son cou. Ces *bip* qui me faisaient monter quatre à quatre l'escalier de l'étage pour l'aider à un pipi, à retrouver une bonne position dans le lit. Surtout ne te lève pas seul, quelle qu'en soit la raison, appelle moi, je monterai aussitôt.

Plus tard, nous mettrons un matelas par terre le long de son lit pour que nous ne nous quittions plus. Et un lit dans sa chambre à la clinique. Et nous ne nous sommes plus quittés.

-C'est ce que je ferai pour toi.

« Ce n'est pas pareil, c'était ton Père.

-Si, c'est pareil.

« ...

Le silence.

Lundi 14 janvier 2008.

Matin venteux.

On a laissé René au lit. Sa tension basse rend aléatoire un lever.

Agité, il me réclame de le tourner à peine ai-je terminé de le faire et ne m'aide pas autant qu'hier.

Du moins cela multiplie t-il les occasions de petits soins et de massages. Un escarre apparaît à la fesse gauche. Je le signale. On me dit qu'on avertira le médecin. La transmission aura du retard sur le mal...

Mardi 15 janvier 2008.

Il fait froid à Allègre à cause d'un vent obstiné.

René est au fauteuil ! J'en suis heureux. Bonheur relatif et fragile. Mais le moindre rayon de soleil nous est un soulagement, presque un espoir...

L'esprit a de ces instincts de résilience !

On en oublierait le mal qui sape et épuise René. Comme savamment, doctement.

Pour la première fois des épisodes délirants alternent avec une présence souffrante mais lucide.

Son appui sur l'ischion gauche commence à lui faire mal.

« Ma cuisse ! Elle me fait mal.

J'aide René à se mettre au lit.

Sa fesse gauche, jusque ici rougie par l'appui, présente le début d'un escarre. Depuis quelques jours j'ai signalé le changement d'aspect de la peau à cet endroit. Mais les relations avec le personnel soignant sont assez aléatoires pour que je n'aie pas osé insister, espérant que mon signalement est suivi de soins, même si je n'en vois pas l'effet.

Comme chaque jour je masse la fesse de René, ses jambes, mais désormais je m'attarde spécialement sur cette blessure naissante, légèrement, mais plus longuement.

« C'est assez de travail me dit à chaque fois René...

« Les femmes sont payées, c'est à elles de faire ça... ».

Les femmes... Aides soignantes, aides ménagères de l'ADMR, porteuses des repas à domicile, personnels féminins de la maison de retraite.

Mères, filles, épouses. Elles sont payées, elles sont là pour faire leur travail, on n'a pas à les aider, fusse en ramassant un papier tombé au sol.

Marie-Claude aura entendu cela lorsqu'elle venait faire le ménage chez René. Et s'il avait « pris femme » cela aurait été son quotidien.

Il veut aussi m'épargner. Je l'ai lavé lorsqu'il est venu à la maison. Il sait bien que mon regard n'a rien d'indiscret. Mes gestes sur son corps dénudé ne heurtent plus sa pudeur à supposer qu'ils l'aient jamais inquiété. Je pense que René n'a jamais ressenti ces massages doux comme des caresses non souhaitées.

Mais que je prenne ainsi soin de lui, sans rien en retour, lui demeure un étonnement et un regret qui s'effacent sitôt un soin achevé, mais reviennent dès le suivant.

Nous nous connaissions depuis peu quand il se confia à moi pour de menus soins de peau qui persistent longtemps à cause peut-être de certains médicaments. Sans aucune gêne. Un petit soin est un acte ordinaire de la vie. Il soignait bien ses noires du Velay, lui ...

Alors je pouvais bien le soigner, moi.

« C'est ça même... »

Cependant il ne s'est jamais défait du regret de ne pas m'offrir de réciprocité. Ni pour les soins, ni pour les petits cadeaux. Il me le rendait en attention, sans en rien dire ni revendiquer.

-Mais si, tu me donnes ton amitié. C'est beaucoup pour moi.

« *Peuh peuh peuh* !

« Mon copain », car c'est ainsi qu'il me nomme toujours, n'a pas à en faire tant pour moi. Voilà. *A tyi*

Fruits regrettables d'une époque et d'une éducation lacunaire dans un milieu rude et retiré.

Privation d'affection qui ne le frustra sans doute pas tant elle était absente de sa vie.

Affection, tendresse, amitié, bonheur...

En paysan expérimenté, il n'était pas homme à faire confiance à des mots étrangers, presque incongrus, ni à s'offrir pour n'importe quelle promesse.

Ses yeux mesuraient dans les miens que même si le sens de mes mots lui échappait, il pouvait m'accorder sa confiance car j'y mettais du sérieux.

« Il faut faire du bon travail ! »

Quand les marins pêcheurs d'un même quart s'engagent à bien faire ensemble le métier, c'est sa vie que chacun confie à son équipier. De même deux alpinistes encordés, ou, jadis, deux chevaliers *fiancés*.

Dans ces moments, faisant confiance à « son copain », c'est sa vie que René plaçait sous ma responsabilité.

Mercredi 16 janvier 2008.

Temps humide et doux.

11H45. Je viens de plus en plus tard. Peu à peu je me sens mal à l'aise, m'accrochant au personnel, ou exposé aux regrets manifestés par René qui a de lui-même remarqué le « manège » et en souffre pour moi. Sa tristesse augmente mon malaise.

Le ménage n'est souvent pas fait à 12H30, et le repas arrive à peine avant 13H. La marge est faible et les horaires peu fiables. Au L3 ils l'étaient davantage.

Au fil des jours l'angoisse monte en moi. Il faut que j'arrive avant que le médecin se soit trop éloigné, mais après que les soins infirmiers aient été faits et le ménage terminé.

Sinon j'attends dans l'entrée devant une porte fermée, soutirant des renseignements sur la santé de René, sur la façon dont il a passé la nuit, sur ses constantes. Pendant que je fulmine devant sa porte, René réclame ma venue, ainsi qu'on me l'a appris. Vite, le rassurer.

Il faut que je sois là avant le repas. Réclamer une alèse, un « bavoir » ou une serviette, de l'eau, un canard, tout ce qui s'accorde à l'état de René, qui varie chaque jour, et qu'il ne demanderait pas de lui-même.

Entrer, rencontrer le regard de René, et savoir alors l'essentiel :

-Comment as-tu passé ta nuit ?

Arranger les choses comme René le souhaite.

Depuis longtemps j'apporte des petites bouteilles d'eau d'Allègre refroidie au réfrigérateur. René déteste l'eau tiédie à la température de la chambre. La première chose à faire est en général de lui servir cette eau fraîche. Selon sa position, sa force, sa respiration, il la boit au verre, avec une paille ou au canard, seul ou avec mon aide.

Vient enfin le moment intime et tendre d'installer René, de le laisser comme il est si cela lui convient, ou de passer du lit au fauteuil ou l'inverse.

Rendre confortable sa position. Amener devant lui la tablette roulante.

Enlever le couvercle du plat. Décrire ce qui est proposé. Voir si on a tenu compte de sa capacité à mâcher ou non.

Mettre ou enlever les dents...

Placer ce qu'il va manger dans le bon sens et le plus près possible pour qu'il se serve facilement et proprement. Eloigner ce dont il ne veut pas. Déchirer de tout petits bouts de pain blanc ou de mie, mélanger eau et vin dans un verre ou un canard. Veiller à ce qu'il n'y ait ni impatience, ni frustration, ni précipitation.

Enfin prendre ensemble le repas.

Ce mercredi René est au lit, morne. Lucidité et idées confuses alternent.

Il s'avoue trop fatigué pour passer au fauteuil. Sa tension est basse, je le sens. Peut-être inférieure à 10. Je ne sais pas.

Je relève la tête du lit. J'essaie d'équilibrer René qui part vers sa gauche. Repas insignifiant au lit. Pas de café. Ou alors on verra plus tard...

René dort.

15H30, Mélina, sa fille Monique et sa petite fille arrivent. René sort difficilement du sommeil.

Nous reproduisons les gestes quotidiens sous leur regard.

Je rentre en espérant que la visite ne fatiguera pas trop René.

Jeudi 17 janvier 2008.

Midi. René est au lit. Sa fesse gauche lui fait mal. Je l'assieds au fauteuil. L'appui change de place, c'est toujours ça...

René mange très peu. Je le recouche avec le cérémonial habituel.

Il dort.

Je fais une course. Au retour, je trouve un René agité, confus, qui souhaite que je le tourne sans cesse. Sa fesse le gêne quand il est tourné à gauche. Mais dès qu'il est couché du côté droit :

« Tu me tourneras...

René évacue une première fois. Changement des draps. Suivront une deuxième puis une troisième fois.

Selles noires, malodorantes. Patiente et douce, la jeune femme qui assure le service, refait son travail trois fois avec le même sourire. Merci. Cela fait tant de bien.

« Il faut que tu partes, tu es resté assez longtemps.

Mais au moment de me préparer, René prolonge. Tu me donneras à boire...

Exceptionnel : « Reste ! Si ! Tu resteras bien encore...

Je pars, inquiet.

19 heures.

Le téléphone sonne. L'hôpital. La tension de René est tombée à 8, et il s'est vidé. On a trouvé du sang dans ses selles.

Il réclame son copain.

Je prends la voiture. Mon inquiétude était fondée.

Sait-on jamais quand une inquiétude est fondée avant que les faits la confirment. Je n'aurais pas dû partir, cet après midi. René va mal. Pourquoi lui avoir refusé cette soirée auprès de lui ?

Même si je ne sais pas pourquoi, je dois rester.

L'hôpital, le couloir plongé dans la nuit, René, tout est calme. Silencieux.

Je sens René fragile et épuisé, tourné sur le côté gauche contre la barrière de son lit. Je m'assieds dans son fauteuil, la tête à quelques cm de la sienne. Nous nous parlons doucement de ce qui l'apaise. La musique de la voix qui parle de tendresse. Des regrets. De la résignation.

Le moment souhaité et redouté approche, que l'un comme l'autre ne nierions pour rien au monde. Mentir ou se mentir en ces moments sublimes ? Ce serait détruire en une seconde toute la confiance qui nous attache. Partager. Jusqu'au bout. Quitte à ce que notre partage soit indicible à qui que ce soit hors nous deux qui ne nous connaissions pas il y a trois ans.

Notre chemin touche à sa fin. Nous dirions à son but tant il était évident au premier jour.

Tard dans la nuit, rentrer sur Allègre, rassuré, un peu, mais le cœur serré.

Les mains dans les mains. Ce sera ainsi. Promesse faite.

A la vie ? A la mort !

Vendredi 18 janvier.

Le ciel gris s'éclaircit.

Midi. René est au lit. Blême. Calme.

Comme chaque jour il m'accueille en me montrant qu'il m'attendait et en me tendant sa main comme pour me rappeler ma promesse de ne jamais lui lâcher la main.

« Tu me lèveras !

Nous passons au fauteuil. René est faible.

Regardant et me montrant l'amaigrissement de ses jambes : « Je suis estropié !

Nous deux, les yeux plantés dans les yeux ne pouvant nier si triste vérité. Parler d'espoir ? Parler de calme, de douceur. Ne pas souffrir.

Le repas arrive. René mange très peu, mais trop vite, au risque d'une fausse route.

- Prends le temps de respirer. Avale bien avant la bouchée suivante.

Je fais ce que je peux pour le ralentir.

C'est la fatigue qui le rend impatient. En urgence. Finir avant d'avoir commencé.

Je recouche René. La barrière. Le tuyau d'oxygène. La poche d'urine. La hauteur du lit.

Les oreillers. La bonne position. Genoux contre genoux comme me l'a appris une amie.

Bien s'agripper.

- Un, deux, trois, allons mon René, pousse fort sur tes jambes. Voilà, c'est bien. On tourne doucement. Je te tiens, tout va bien. On recule un peu. Voilà, tu t'assieds au bord du lit. Je te tiens le dos et je te prends sous les cuisses, et hop, tu bascules. C'est parfait !

« Remonte ma tête...

Remonter le plus vite possible la tête du lit. Replacer les oreillers. Libérer le tuyau d'oxygène parfois pris sous l'épaule. Vérifier que la sonde d'urine ne tire pas et la passer entre les jambes et non pas par dessus, en prévision du prochain retournement. Rentrer et placer les pieds de René. Remonter la barrière.

Masser la fesse qui se présente, les jambes et les talons.

De petites traces de la chute nocturne sont apparues. Sans gravité. Costaud, le René, si peu sensible à la douleur. Fort comme un bœuf. Fragile comme un souffle. Un souffle qui se refuse.

Disposer draps et couvertures selon que René a chaud ou froid.

Déposer un bisou sur son front pour le rassurer, en glissant mes doigts dans ses cheveux. S'il restait de l'enfance en lui ? Et, le plus tendrement possible :

- Tu vas dormir maintenant, hein ?

Lui : « Vas te promener.

Et après un petit temps suspendu, comme pour assurer le succès :

« Vas te chercher une génisse...

Il est content de sa trouvaille et sourit, détendu, libéré...

Moi, dépassé, épaté par ce trait d'humour en des moments si cruels : « Non, non, ce n'est pas pour moi, ça. Je suis habitué à être seul maintenant. Je me suis occupé exclusivement de mon Père durant 20 ans. Maintenant, ce qui compte c'est toi !

René me donne tort.

Il ne croit en rien mon argument, bien sûr. Lui qui est resté seul et en connaît le prix quand la vieillesse arrive. Simplement, René me dit là toute l'inquiétude qu'il a pour moi. Il est souvent revenu sur mon attachement pour lui, qui l'étonne, et se transformera en solitude quand il ne sera plus.

A peu près chaque jour, au moment où je m'absente pendant son somme d'après déjeuner, lui ou moi, ferons allusion à cette génisse que je ne souhaite plus.

« Guenille !

- Tu vas dormir maintenant, hein ?

Les premiers jours René en doutait, s'endormait quand même... puis se réveillait en disant qu'il n'avait pas dormi...

Maintenant, il sait que probablement le sommeil va venir, appelé par la faiblesse.

Dès que le souffle de René me dit qu'il s'est endormi, je file faire une course et remplir le réservoir de la voiture. Est-ce la vie ? C'est juste aligner des actions et du temps qui passe. Je sens que je ne prends pas assez garde à ce temps qui se déduit de ce qu'il nous reste à passer ensemble.

Je reviens auprès de René. Parfois je le réveille doucement mais dès mon retour, pour le faire boire, le masser, lui proposer le fauteuil.

Parfois je le laisse dormir, s'il a été agité, s'il est très faible. S'il a mal dormi la nuit précédente.

« Tu me lèveras...

J'hésite. René est faible aujourd'hui. Et s'il tombait, si je ne pouvais le retenir ni le relever seul. On m'en tiendrait pour responsable. Je le paierais les jours suivants par une distance réinstallée par le personnel soignant entre René et moi. Cela a été assez difficile de gommer cette limite !

J'explique le tout à René qui le sait déjà bien, lui aussi.

Mais c'est plus fort que lui. Et René plus fort que moi !

Ca aussi il le sait, et depuis longtemps, que de nous deux c'est lui le patron !

« Allons, tu me lèveras.

Il n'exige pas, ne supplie pas, il commande une évidence calme et ferme.

« Tu me lèveras.

Et en effet, je prépare soigneusement la manœuvre et je le lève. Mais René ne se porte pas. Comme je l'ai si souvent fait avec mon Père, bien plus faible mais plus léger, je le plaque contre moi et le soulève en me penchant en arrière. Aussi vite que je peux, mais sans prendre de risque, je le dépose dans son fauteuil.

Pour avoir travaillé dur, René n'a rien perdu de l'effort. Ensemble face à face, lui assis, nous reprenons notre souffle. J'aide René à se caler et le couvre d'une couverture. Je sens que René n'est pas lucide. Son regard est vague. Je le fais boire au canard, quelques gouttes à la fois.

« ça n'a pas donné.

Quelques gouttes encore.

René peine à se tenir assis. Mais c'est bien. Il le voulait, nous l'avons fait.

Recouché, René laisse la fatigue l'envahir. Je le masse, lui caresse les cheveux, l'embrasse sur le front.

Lui, peut-être satisfait.

Moi soulagé que cela se soit bien passé, et résigné.

« C'est ça même.

Rentré à Allègre au bord des larmes. Comme au ralenti.

Renseigner Mélina.

Pleurer, pour René, et aussi parce que je revis les dernières semaines de mon Père...

Samedi 19 janvier 2008.

Hier soir la tension de René était de 9.

Nous avons eu de la chance que tout ce soit bien passé.

Je crois que nous avons bien fait ainsi.

Je suis arrivé trop tôt.

Soins, toilette, ménage, rien n'a été fait.

Attendre, mais heureusement après avoir entrouvert la porte et signalé à René que je suis là.

Refoulé dans le salon d'attente, dévoré par le besoin d'être moi-même rassuré en plongeant dans le regard de René. C'est long.

Voilà, vous pouvez entrer.

Font-elles semblant de ne pas comprendre ? Les ordres reçus ?

- Mon René, comment as-tu passé ta nuit ?

Le regard de René me renseigne chaque jour mieux que quoi que ce soit d'autre.

Pour la première fois, les yeux de René sont vides.

Je dissimule mon émotion.

- Je vais aux renseignements, mon René, et je reviens tout de suite.

Pour la première fois je trompe la confiance de René en lui mentant sur le tableau clinique qui m'est décrit. Sa tension est de 9 à 10. On a recherché du sang dans ses selles. Il perd du sang, probablement au niveau des intestins. Cet après-midi on va lui transfuser trois poches. On verra s'il le garde.

J'en dis le minimum. On va lui faire une transfusion pour le fortifier...

J'assieds René dans son lit et lui donne à manger. Presque rien. Il demeure absent, les yeux mi-clos, le regard terne.

Je m'absente un peu, assis dans la voiture. Le Puy est superbe. Rien ne laisse indifférent. Retour.

René est agité ; le regard toujours dans le vide.

Il a reçu un appel téléphonique, et en essayant d'atteindre l'appareil, il a tout dévasté.

Pêle-mêle gisent au sol, le téléphone, le canard, le réveil, les mouchoirs en papier, tout ce qui était sur le meuble de chevet...

Je sèche et range.

Le réveil ne s'en remettra pas... Demain j'en apporterai un autre.

De temps en temps je rappelle à René qu'il m'a confié sa montre.

Il renouvelle « le bail » à chaque fois. J'ai compris.

J'ai accordé une grande valeur sentimentale à sa canne et le cadeau qu'il m'a fait en me la transmettant, m'est allé au fond du cœur.

Lui, c'est à sa montre qu'il accorde une grande valeur sentimentale. Et il me la transmet !

Un peu après 16 heures, la transfusion commence.

L'habitude qu'a René de replier son bras droit autour de la barrière du lit quand il est couché sur la gauche, coupe le passage du sang.

Qu'à cela ne tienne. La très gentille Céline, l'infirmière qui installe la transfusion amène près du lit la table roulante. Je m'assieds dans le fauteuil, et, prenant la main droite de René dans les miennes, je garde son bras assez droit pour que le sang transfuse bien !

Deux heures passent ainsi, en se parlant doucement, affectueusement, transformant ce soin en un tendre moment.

Longtemps, chez lui ou chez moi, ou à la maison de retraite, je ne savais pas comment apaiser la peine qui parfois submergeait René et traduire mon affection. Je n'osais pas « lui parler en contacts » ou en caresses... Lorsque enfin j'osai, d'abord en contacts fugaces, puis un peu plus lents, enfin en lui tenant ou caressant les mains, je m'aperçus que cela calmait et rassurait efficacement René.

Lui tenir ou caresser les mains, passer mes doigts dans ses cheveux, révéla un homme sensible et doux, et non un être sans cœur comme cela me fut dit.

Maintenant, les massages se prolongeaient sur son dos et ses épaules pour le détendre, et les caresses sur ses mains et ses bras l'apaisaient utilement.

L'enfant était sauvé, l'homme respecté, le vieillard accompagné.

Tension : 11,5/6.

Je rentre, assez rassuré.

Rassuré pour ce soir...

Dimanche 20 janvier 2008.

Ces derniers jours sont gris et doux.

René couché, sur le côté, contre la barrière.

Tension : 10, puis 9. Pourquoi faut-il insister pour connaître la minima ?

Déjeuner au lit, à la petite cuiller. René part sur le côté si je ne le retiens pas.

« Donne.

- Pas trop vite. Avale bien. Respire.

« Donne.

Depuis quelques jours, lorsque René ne peut pas mâcher ce qui lui est proposé, plutôt que d'insister, faire signaler, transmettre, et je ne sais quoi, outre les petites bouteilles d'eau, j'apporte des fromages blancs, des yaourts ou des crèmes dans la voiture qui reste fraîche garée à l'ombre des bâtiments.

Cela permet de faire manger un peu plus un René qui perd l'appétit et ne touche plus au pain.

Les moments de confusion alternent avec les épisodes lucides.

« Tu vois comment on devient ?

- Les mots mêmes de mon Père...

René demande où nous sommes et si nous sommes seuls.

Je suis touché qu'il nous associe dans son malheur. La confusion écarte les effets de style. Ce qu'il dit, il le vit, s'il ne le pense pas de façon lucide. Il reste logique, mais décalé par rapport à la réalité du monde.

Lundi 21 janvier 2008.

Quel temps fait-il ? L'inquiétude détourne mon attention.

Il fait... ? Rien. Il fait rien. Il fait René.

Repas de peu, assis au lit, à la petite cuiller. Les petites cuillers en plastique qui accompagnent le café sont parfaites.

René s'endort. Pâle.

Une demi-heure dans la voiture devant la porte du bâtiment K...

René se réveille agité, ce qui m'inquiète toujours car sa force reste considérable, et je sais que s'il prenait le dessus sur mon effet apaisant, je ne pourrais pas l'immobiliser. Il faudrait que j'appelle, et qu'en irait-il de la confiance que René a en moi.

René tient des propos incohérents.

« Nous sommes... Où ?

« C'est une assurance ici ?

Je fais les réponses que je peux, décrivant un long couloir, des chambres alignées, un hôpital au Puy.

Sur le moment René est perplexe.

« Moi, je serai mort, mais toi, tu seras obligé de rester ici ?

Toujours cette prise en compte de son copain, d'autrui.

Pas de cœur ? Allons donc ! Immense, oui !

Le recensement conduit une jeune fille à la maison. René en sera absent. Déjà...

Non, non, non ! Il est là René. Regardez-le, si vous ne le connaissiez pas ! Un berger de Noires du Velay.

Ne l'oubliez pas ! Il le mérite !

Mardi 22 janvier 2008.

René me reproche d'arriver tard. Je lui explique que si j'arrive plus tôt, ça complique.

Il est agité. Incohérent, ou plutôt aligné sur une autre réalité qui a sa logique.

Repas en tous points analogue au déjeuner d'hier.

René dort. Je reste à son chevet, écrivant des lettres, assis dans son fauteuil ou sur une chaise, face à son visage.

Il s'éveille. Agité. Il réclame que je le tourne et le retourne sans cesse.

« Tu me donneras à boire.

« Tu appelleras André.

- Ton frère ?

« Mais oui, allons ! Et Monique.

Je devine qu'il revient sur les formalités qu'il veut voir accomplies pour ses obsèques. Il m'a déjà donné maintes directives. Je les accomplirai, mais pour le moment je suis noué par l'inquiétude. Je sais bien le bout du voyage. Rien n'y fait. La sérénité n'est pas là. Pas pour moi.

Comme je ne suis pas le rythme, il se fâche et lâche quelques mots durs et blessants comme il le fit à la maison. Un de mes points faibles. Un adversaire ne m'atteindra pas par des propos injurieux quand un ami cher me poignardera par une remarque injuste. Je n'ai alors de ressource que dans la fuite, sans mot, sans argument. Disparaître. Au plus vite.

On enlève la perfusion.

« Tu feras venir les copains de la maison de retraite.

- Oui, oui, je trouverai un moyen. Pourquoi pas une navette avec l'ADMR.

« Tu me changeras de côté. Si j'y bourre, tu m'aideras !

« La Fernande ne pourra pas venir, et moi non plus. Il faudra lui signaler !

A 16 heures une infirmière blonde entre. Alors Monsieur Michon, on vous lève ?

- Lever Monsieur Michon ? Là ? Maintenant ? Avec 9 de tension ?

Je suis sidéré par cette incursion de l'incompétence au milieu du délire de René. Je n'ose pas révéler que René est en plein délire car il comprendrait et en serait meurtri.

Assommé, déchiré, j'enfile mon blouson, embrasse René en le confiant à l'infirmière qui se défend en bredouillant qu'elle ne connaît pas Monsieur Michon, qu'elle vient d'un autre service, etc. Etc...

Je fuis...

Retour à Allègre, comme une ombre, me répétant sans cesse cette énigme : « La Fernande ne pourra pas venir à mon enterrement, et moi non plus. Il faudra lui signaler ! Journée noire.

Attendre demain.

Mercredi 23 janvier 2008.

La hâte de retrouver « mon René », juste et amical.

Me refondre autour de lui.

Fusion dangereuse, comme avec mon Père. Chacune ayant son caractère et son niveau, mais même folle erreur de perdre ma propre identité.

René est livide, au lit. On lui a remis en place une perfusion. A deux voies.
Il ne mangera rien, ne sortant d'un sommeil suspect que pour de courts épisodes. Nous échangeons peu de mots. Tantôt ses propos sont bien ancrés dans le moment, tantôt il reprend des mots de sa jeunesse, du patois, ou sombre en délirant.
« Je croyais bien que j'aurais passé au gabarit, ça aurait fait du bruit !
En tapotant sur la barre supérieure de la barrière : « Je ne sais pas me servir du crayon, moi.
« Il faut mettre la bobine du pied là (il montre la tablette roulante).
Du moins son accès de dureté de la veille est passé.
Revient la tendre et périlleuse fusion.
Trois nouvelles poches devaient être transfusées.
Je me sens si abattu que je n'attends pas.
René est à l'hôpital depuis un mois.
17 heures, je pars pour la clinique Bon Secours où Méline, la belle sœur de René est hospitalisée pour une opération chirurgicale bénigne.
Je trouve son fils Marcel, que je dépose en centre ville.

Jeudi 24 janvier 2008.

Il fait beau et doux.
Une réunion me retient à Allègre jusqu'à midi.
J'arrive juste après l'heure du repas. Il n'y a pas eu de repas pour René... qui le réclamera une partie de l'après midi, même si ces jours-ci il mange très peu.
On a laissé René à jeun car on lui fera une gastroscopie demain matin. On soupçonne une ulcération gastrique qui serait cause des saignements qui lui font perdre des globules rouges.
Je le fais boire pour couper le sensation de faim.
Tout l'après midi verra un René agité et confusionnel.
La confusion ne rend pas sa pensée anarchique. Elle reste logique. Il suffit de trouver la logique qu'elle suit, et ses propos s'éclairent.
« Je croyais bien que j'aurais passé au gabarit, ça aurait fait du bruit !
Admirable distance avec sa propre disparition (passer au gabarit). Et une belle certitude sur la réputation que les années de labeur au Monteil lui ont faite ! Son courage, sa droiture, ses compétences et son sérieux sont unanimement salués.
Tu peux être sûr et fier de toi, le René du Monteil, que tes copains appelaient « le grand ».

Vendredi 25 janvier 2008.

Midi. René est blotti contre la barrière droite de son lit, écrasé de fatigue et probablement de calmants.
La gastroscopie a eu lieu ce matin. On en attend le résultat.
La confusion est plus profonde qu'hier.
Tourner René est plus difficile car il m'aide moins. Les massages durent plus longtemps, René au bord du sommeil. L'escarre de sa fesse gauche est stable. Elle ne s'aggrave ni ne se résorbe. Trois légers creusements comme trois petits pétales de fleur.
Je le laisse à son sommeil et monte une demi-heure au sommet du Mont Denise photographe Polignac et Allègre dans le lointain.
Retour. Lecture, René au fond de son sommeil d'allure médicamenteuse.
La gastroscopie a révélé une petite ulcération à la base de son estomac.
Aux questions des soignants, une réponse fréquente de René est « Oohh, ça se tient bien... »
Je suis obligé d'expliquer que cela ne veut pas dire que « René résiste bien », mais au contraire que « la maladie le tient ».
« ouhh ya ! »
René est mis au régime purée, crème, compote. Toute alimentation et boisson lui sera servie froide. Cela durera le temps du weekend.

Samedi 26 janvier.

Midi. La journée sera la répétition d'hier.

Régime froid. Repas au lit, sans appétit. René en pleine confusion tient des propos délirants, souvent inintelligibles. Jamais agressifs ni agacés. Mardi aura été une exception que j'oublie déjà.

« Nous ne sommes pas seuls ici ? Il y a des gens dehors.

-Oui, dans le couloir, qui sont venus rendre visite à leurs malades.

« Il y a une bonne source qui coule par là. L'eau est bonne, fraîche. Meilleure que celle d'ici !

Les bulles d'oxygène traversant le liquide de la petite bouteille d'arrivée imitent assez parfaitement l'eau d'une source. Et René a bien distingué l'eau froide que je lui apporte, de l'eau tiède et fade que les aides soignantes tirent du robinet de sa chambre.

Pour accompagner René dans son sommeil qui lui semble peut-être une solitude, je reste lire à son chevet, lui tenant ou lui caressant la main qu'il me laisse ou m'offre à travers la barrière.

Fatigue extrême ? Abandon ? Partage de mon intention ? Un lien aussi permanent que le permet ma présence, et qui nous fait du bien, à tous deux.

Sauvage et solitaire, le René ? Pour ceux à qui il n'a pas donné sa confiance, certainement.

Massages.

Boisson par petites goulées, au canard.

Quitter ce René là ? Parce qu'il faut rentrer.

Comme l'abandonner. Sans l'intuition rassurante de le retrouver demain...

- Tiens le coup, mon René...

« J'sais pahh...

Alors s'enfuir en lui faisant de petits au revoir de la main, jusqu'à être hors de vue.

A demain. Dors bien. A demain...

La voiture. Allègre.

Claudine, au café. Elle est triste, mal en point elle aussi. Je n'ai pas les mots qui adoucissent sa peine. Au bord des larmes. S'en aller...

Mélina.

Dormir un peu, rêver de mon Père et de René.

Travailler ? Dormir.

Dimanche 27 janvier.

Troisième jour de repas et liquides froids, de profond abattement, de sommeil et de confusion mentale. Sans en rien savoir, et faute d'une information médicale, nous sommes dans l'inquiétude et le doute, moi, et à travers moi, René. La peur du moment fatal alors que je serai à Allègre. Et si on oubliait de me prévenir ? L'angoisse pointe.

Pourquoi infliger cette tension ? Un mot d'explication rassurerait et aiderait à lutter. Surtout à accompagner notre René sur sa route, et qui perçoit parfaitement l'inquiétude dans laquelle il faut se battre pour lui, mais malgré le personnel médical...

Une anomalie que beaucoup de cliniques et hôpitaux ont résolue pour le bien des malades.

Agité depuis son réveil, René se croit à Loudes, dans une boulangerie. Il a déplacé Allègre à Vernassal, le plus gros bourg dont dépende le Monteil.

Le tourner, le masser. Déposer de petits baisers sur son front, lui caresser les cheveux, l'apaiser à voix basse et douce. Monter ou descendre les draps.

Ne sentant pas sa sonde urinaire, René se croit obligé de se retenir. Confiant, cherchant mon regard de ses yeux éteints, il se relâche.

Sa faiblesse le laisse sans ressource apparente trop près du bord.

Soir d'inquiétude.

Lundi 28 janvier 2008.

Une nuit de vigilance. Un matin sans mauvaise nouvelle.

Midi.

Première surprise ! René est assis au fauteuil. Sa tension a remonté. Il tient sa cuiller et sa fourchette et en tremblant sous l'effort, mange à peu près seul, mais à trop grosses bouchées et trop vite.

Seconde surprise, René n'est pas gracieux... Il supporte mal que je tente de ralentir son rythme... Pas facile, le garçon...

Sortie de jeûne. Retour d'une alimentation à base de purées et compotes, mais chaude ! Un peu de café. Mais si peu de chaque chose...

Je couche René, l'endors, et file à un rendez-vous.
Retour. René dort. Il semble détendu. Mi fermant les yeux, mi lisant, j'attends son réveil naturel.
Thermomètre, Monsieur Michon !
Bon ! C'est raté... René aura quand même dormi deux heures.
Pas encore bien éveillé, René parle de façon incohérente.
Peu à peu sa conscience s'affine.
« Tu partiras.
- Pas encore. Je reste encore un bon moment...
« Ne viens pas tant, tu fais trop pour moi. Ne viens pas tous les jours...
- La génisse ?
Nous sourions. C'est bien.
Au moment du départ : tu me feras boire... Tu me tourneras. Tu reviendras demain ?
Disposer comme chaque jour autour de lui des petits mouchoirs en papier pour qu'il crache et ne se serve qu'une fois de chacun, le (nouveau) réveil. Surtout de l'eau fraîche. J'ai mis en service trois bouteilles. L'une pour le matin. La deuxième pour l'après midi. Et la troisième que je lui laisse le soir en partant... et que je retrouve le lendemain matin. Je remplace chacune que l'air chaud de la chambre a tiédie, par la suivante, restée au frais dans la voiture-réfrigérateur ! La saison nous aide.
Tout cela pour éviter de courir demander une nouvelle bouteille à l'office... et de subir la désapprobation de certaines des ASH. D'autres sont si gentilles malgré un travail écrasant, des malades pas toujours reconnaissants, ni lucides, et un encadrement qui ne tient peut-être pas compte de leurs efforts.
Tiens bon... A demain
Chaque soir René suit du regard ma main qui le salue et s'éloigne.
C'était déjà notre cérémonial à Allègre.
Les premiers temps, à la maison de retraite, je faisais un petit au revoir et un signe de la main en partant. Je ne m'attendais pas vraiment à ce que René me réponde. Je constatai qu'il me répondait toujours et me suivait du regard jusqu'à ce que j'eus tourné la porte que je laissais ouverte ou fermais selon son choix.
Cela devint notre cérémonial à l'hôpital.
Chaque soir. Même le dernier.
Maison de retraite. Que faire ? Conserver sa chambre. Réserver au bâtiment U.
Et attendre.

Mardi 29 janvier 2008.

Hier on m'a dit que le transfert au U est imminent.
On a reconnu que des calmants lui sont administrés à cause d'épisodes d'agitation les jours précédents. J'avais remarqué les uns et les autres. M'aurait-on informé cela m'aurait évité des jours et des soirs d'angoisse. Merci. On me fait en outre remarquer que je suis trop prévenant, que j'aide trop René et l'empêche de progresser, de se préparer à se prendre en charge...
Comme un vertige.
Préparer à se prendre en charge lui-même ? En prévision de son retour au travail, au Monteil avec ses boeufs... ? Progresser ? Vers quoi ? Cela ne se voit pas, vers quoi il va ? N'est-ce pas son confort seul qui compte ?
« Il va mieux, non ? » Je suis tellement saisi que je réponds... Non...
Je comprends soudain qu'il y a deux logiques bel et bien concurrentes.
Celle du malade et de son entourage. Tout pour ce malade.
Celle du personnel qui répartit son temps entre tous les malades en se gardant un espace de repos, voire de retrait. Il y a le temps du soin, les 35 heures, et celui du papotage.
Il faut bien entendu s'opposer aux risques de faute, d'apport de nourriture interdite, d'intrusion de microbes. Il faut éduquer les visiteurs. Autrement que par des affiches que peu de gens lisent.
Laisser un proche intervenir entre les soignants et le malade peut apparaître comme une chance ou comme un danger.
Certains soignants y voient une gêne, une entrave, une perte de pouvoir, des complications à rectifier. En bref, un temps de travail accru et une perte sur l'espace personnel.

D'autres y voient, au prix de quelques courts instants d'explication, du temps ensuite gagné, un espace personnel valorisé et augmenté.

Les visiteurs ne demandent pas tous à s'occuper de leur malade. Certains ne viennent qu'une fois par mois. On trie en peu de temps. On peut les interroger. L'éducation ne portera que sur quelques uns. Elle gagnera à être personnalisée. Fort brève parfois ou nulle.

J'ai toujours annoncé que mon Père était médecin et que je me suis occupé de lui durant de nombreux mois d'hospitalisation par séquences successives, y compris la nuit. Besoin de me mettre en avant ? Vantardise ? Allons donc. Je cherchais là à dire que j'avais reçu une éducation et que j'étais volontaire auprès de René.

Il arriva qu'on me réponde que j'avais le droit de venir rendre visite à Monsieur Michon...

Il est clair que dans ce service une éducation des aides soignants n'a pas été faite ou que leurs représentantes s'y opposent.

M'aurait-on associé aux petits soins, je me serais occupé de bien plus de détails du confort de René, tout comme je l'ai fait pour mon Père. René m'avait dit qu'il aurait préféré que ce soit moi qui fasse sa toilette et le rasage, en plus du repas et des massages, de le tourner, lever et coucher.

Je ne pouvais pas rester à ses côtés jour et nuit, hélas.

Ces libertés ne lui furent offertes qu'occasionnellement, ou si j'arrivais avant que son rasage et sa toilette soient faits...

René préférait l'intervention d'un copain plutôt que d'une étrangère. Pour épargner sa pudeur ? Non. En général pour des raisons pratiques, parce que je faisais les choses d'une façon qui lui convenait mieux... et qu'il n'osait pas le demander aux ASH... Par exemple, il n'aimait pas les rasoirs à lame, et je le rasais avec son rasoir électrique, que je nettoyais ensuite.

Et puis pendant que je m'occupais de lui, j'étais là, il se sentait non pas en sécurité, mais en confiance, dans un climat d'empathie.

René est assis au fauteuil.

Il a bien mangé... On l'a recouché.

Je suis gêné vis-à-vis de René. Pour la première fois une aide soignante l'a aidé à manger. Ne va-t-il pas penser que je le laisse tomber ?

« Tu ne me laisseras pas tomber, hein ? Je ne te lâcherai jamais la main ! » Et voilà que je la lui lâche un peu.

René s'endort. Nous n'avons pas parlé du repas. Mais quoi, je n'ai pas encore compris que jamais René ne me ferait un reproche ? Je ne sais pourquoi au juste. Respect. Retenue. Force intérieure. Peur de ma réaction et que je m'éloigne ?

Crainte de faire naître une dispute ? Nous n'en avons jamais eue.

Le jour où René a failli me frapper, m'a traité de tout et voulu retourner dans sa maison, ce n'était pas une dispute. C'était plus déchirant. Une immense tendresse que René retournait contre lui avec violence et dirigeait contre moi car c'était sa façon de désigner le mal qu'il avait conscience de pouvoir faire. Et avait fait par le passé.

Précisément des raisons de ne lui en tenir aucune rigueur. Des raisons de lui pardonner et de l'aimer davantage.

Ce jour là, il m'avait bouleversé et j'ai commencé à l'aimer pour sa souffrance.

Si je parle d'amour, me comprendra t-on ? Aimer est le seul langage par lequel je sache parler.

Il arrive que je ne puisse plus « parler » à quelques personnes. Empêché de les aimer, je me tiens loin d'elles et je m'en fais souffrir. Il m'arrive de leur reprocher ce manque d'aimer qui nous sépare, dont elles ne sont que l'objet. Privation d'amour qui en fait des sujets involontaires, éventuellement conscients de leur poids sur moi...

Je suis un autre René. Ce ne fut jamais moi-même que j'aimai à travers René ! Mais bien ce René souffrant de n'avoir pas su aimer.

Ce René s'écartant parfois des humains par crainte de se remettre à aimer et en souffrir de nouveau, et doublement, par eux et par lui-même.

Est-ce en reflet de cela que nous avons deux fois plus de motifs de nous accorder ?

René dort. Je fais une brève course et reviens lire, au pied de son lit, du côté de son visage pour mieux suivre son sommeil.

« Tu me lèveras.

- Tu es faible, ça ne serait pas raisonnable.

« Mais si, lève moi, allons !

- Nous risquons de tomber ensemble...

« Non, tu es assez fort, tu me porteras.

- Tu étais plus fort que moi et tu n'aurais peut-être pas pu davantage

« Peuh peuh peuh, je n'étais pas plus fort que toi...

Oh que si !

Je n'aurai pas le dernier mot... Préparation. Un deux trois, hop, mon René, tu pousses sur tes jambes. De toutes tes forces !

René pousse, mais de forces, il n'en a point. Nous ne pouvons que réussir ou tomber. Je dépose René dans le fauteuil.

Blême, il ne parle pas distinctement. Nous nous parlons par les yeux et les mains, mais René reçoit parfaitement mes paroles.

Se recoucher avant que les dernières forces d'aujourd'hui s'évanouissent. Averti par l'aller, les genoux bien calés, le retour est plus efficace.

Massage. Boire. Apaiser.

Demain on te transportera au U, pour ta convalescence.

René est-il dupe de ce mensonge ? Je ne le pense pas. Sans doute sait-il lui-même que je ne peux que décorer une vérité trop crue. Son élégance est de laisser mon mensonge pour ce qu'il est, une image de notre lien.

Caresser son bras dont la peau s'efforce de supporter tous les soins. Le bout de chacun de ses doigts est bleui par les piqûres des tests de diabète. Pas une plainte. Jamais.

« Tu reviendras demain ?

-Tiens bon.

« J'sais pahh.

-A demain.

Mercredi 30 janvier 2008.

Je suis de nouveau venu après le déjeuner. La mort dans l'âme, convaincu de faire une erreur, mais incapable d'argumenter.

Et s'il est vrai que René va progresser ?

René est couché et dort. La camisole médicamenteuse a été augmentée. Je le vois à ses yeux éteints, qu'il ne parvient plus à ouvrir.

On l'assomme. On le rapproche de la mort.

J'en suis bouleversé et ne sais plus que faire, que dire.

Le transfert au U est pour demain. On hésite entre un retour à la maison de retraite et le U...

On essaiera de *désonder* René et de lui réapprendre à faire pipi seul...

Le kiné a fort bien, et gentiment, amélioré la respiration de René et dégagé ses voies respiratoires. On me dit qu'il va lui réapprendre à marcher.

J'ai vu que ni ses pieds ni ses jambes ne lui répondent.

Je rêve !

Je plaide gauchement, en état de panique, comme jouant la vie de René, le calme de ses derniers jours. Folie que penser retourner à la maison de retraite.

On pèse le pour et le contre, comme je l'ai fait lors de mes visites à la maison de retraite.

A force d'inconnues dans les additions, je suis perdu.

Je me le reproche... Et je me demande si ce n'est pas l'effet recherché.

René tient des propos tantôt cohérents, tantôt confus. Il articule difficilement.

« Lundi je rentre à Vernassal...

Il a bien retenu une partie de la réalité, mais la place dans un contexte décalé.

« On est où ici ? Cela intrigue René, désorienté.

Il hésite entre Vernassal, Loudes, une boulangerie, une mairie, un bureau d'assurances.

« Tu ne me laisseras pas ? Je ne te laisserai pas non plus !

« A quatre heures cette nuit, il faisait pas chaud. Oh mais j'ai gueulé ! Ici, tu peux gueuler toute la nuit, les femmes ne viennent pas comme ça !

« Aah, tu es bien monté, avec moi, vas !

« On est mal tombés ici. La nuit elles me laisseraient crever, et elles ne me donnent pas à boire. Et l'eau est hors de portée, dit-il en montrant au-delà du pied de son lit.

« Moi je m'en fous, je serai mort, mais toi tu vas rester là après moi ?

« Il va se passer un truc, je vais passer par-dessus la barrière !

« Je croyais bien que j'aurais passé au gabarit, ça aurait fait du bruit !

On m'informe que René entrera au U demain après midi.

Jeudi 31 janvier 2008.

Après le déjeuner.

René évolue entre lucidité et confusion. Il est calme.

14H30, deux aides soignantes viennent le chercher avec un fauteuil roulant pour l'emmener au U en empruntant les couloirs en sous-sol.

Je déplace la voiture et arrive en même temps que René et les aides soignantes au rez-de-chaussée du U.

Nous prenons l'ascenseur, entourant René de marques apaisantes, car visiblement il se fatigue.

Chambre 104.

La chambre est inondée de soleil. Il y aura au moins cela d'agréable, mais il faudra éviter trop d'ensoleillement.

René est mis au lit, et s'endort.

Je range ses affaires dans le placard et autour de lui... « Tu apporteras mes souliers et mes braies.

- Oui... Ne t'inquiètes pas pour ça...

J'ai une réunion à Polignac. A contre cœur je laisse René...

Vendredi 1^{er} février 2008.

Il fait moins beau temps. Plus frais.

Après le repas.

René est très endormi.

Depuis une huitaine le corps médical préfère lui faire avaler de l'eau épaissie. Cela ne désaltère pas autant. René n'expectore pas. Sa bouche est vite toute empâtée. Une des tâches que j'entreprends à mon arrivée est de lui laver la bouche. Nous avons trouvé une astuce. Très attentif, René prend de l'eau dans sa bouche, ne l'avale pas et la recrache... dans le bassin. Ca marche !

Je comprends que les aides soignantes n'aient pas le temps de faire boire René, tout doucement, au canard. Jamais il n'a fait de fausse route avec moi. Et de l'eau fraîche est incomparablement plus agréable que de l'eau épaissie !

J'écris et lis tandis que René dort.

Régulièrement je le tourne et masse la fesse qui se présente. De leur côté les infirmières lui posent des pansements ou sèchent la plaie, qui demeure petite et superficielle.

L'idéal eut été qu'elle n'existât pas !

Si René et moi savons « où nous allons », je ne sais pas combien de temps durera le voyage. Rétrospectivement je regrette de ne pas avoir continué à venir avant le repas de midi. Une présence familière faisait du bien à René et nous étions davantage ensemble.

Je n'aurais pas dû céder à René lorsqu'il me disait de venir plus tard, moins souvent, ou moins longtemps.

Il se « sacrifiait » encore une fois comme il l'a fait toute sa vie, et pour les enfants de son frère.

Je l'ai privé de quelques instants d'affection.

C'est si important quand il ne reste que cela.

Samedi 2 février 2008.

J'emmène Mélina voir René. C'est aussi une des raisons pour lesquelles je viens après le déjeuner. Ainsi elle accepte de venir.

René est agité, particulièrement touchant par sa fragilité.

Sa lucidité vient par éclipses. Plusieurs fois il s'adressera à Mélina pour la prendre à témoin.

En pleurant : « J'en donne du travail à Gilbert... »

Et puis :

« Ma canne, tu sais où elle va, hein ! Tu sais où elle va ! »

Sa voix s'est faite forte pour effacer tout malentendu.

Merci mon René, merci. C'est déjà un adieu.

Précautionneux, comme il l'a toujours été, René profite de ces instants de clarté de jugement pour nous faire passer ses messages essentiels.

Mon Père n'en fit pas de même. Il donna ses « instructions », escomptant que son épouse les suivrait. Lui parti, elle balaya le tout d'une remarque assassine...

« Tu me lèveras !

- Ce n'est pas prudent mon René, ta tension est sans doute basse...
René insiste comme il l'a déjà fait d'autres jours... et je cède... comme d'habitude...
Le fauteuil est à gauche du lit. Je prépare tout pour qu'il n'y ait pas de mauvaise surprise. Je fais asseoir René au bord du lit. Je cale bien ses genoux contre les miens. Allez, je compterai un, deux et trois, et tu pousseras le plus fort que tu peux sur tes jambes...
Oui, mais René n'a plus de forces. Il est debout contre moi, mais je le sens glisser. Je n'ai pas le choix. Doucement je le dépose assis au sol, en le tenant.
- Ce n'est pas grave, on va y arriver. Mélina voudrait appeler. Je pense qu'il vaut mieux essayer d'abord de reprendre notre mouvement.
Je passe mes bras sous ceux de René, et j'arrive à le soulever et à l'asseoir dans le fauteuil. C'est la seconde fois que la manoeuvre aura été si difficile.
René et moi sommes face à face, essoufflés ; mais il est assis !
Nous « bavardons » tous trois. René n'est pas toujours compréhensible. Mais comme la maman avec son enfant, je déchiffre ce qu'il dit. Il mélange les époques. Tendre.
Il transpose l'hôpital.
« Tu as vu le boulanger ?
- Non... Tu veux parler du médecin qui dirige ce service ?
« Ah non, lui c'est le maire... Je ne voudrais pas que les gendarmes viennent me chercher...
- Tu n'as rien à craindre. Tu n'as rien fait de mal, ils ne viendront pas !
« Il faudra rentrer les bœufs !
- Tout sera en ordre, ne sois pas inquiet.
Nous rentrons à Allègre. Que dire ? Dans la voiture nous restons silencieux.

Dimanche 3 février 2008.

René est couché. Il mange si peu. Je le trouve beaucoup mieux qu'hier !
Tu me lèveras. Sans difficulté j'assieds René dans son fauteuil où se tient bien droit durant deux heures. Je lui enveloppe les jambes avec sa couverture.
On n'a pas *désolé* René, je suis rassuré, non pas quant à son état, mais parce qu'au U on semble comprendre René et on fait ce qui lui convient le mieux. C'est l'essentiel.
Assis en face de lui, pour le cas où il faudrait le retenir s'il glissait nous voilà bavardant tout en tendresse.
Mais quoi ? Cet homme dont on m'a dit qu'il était dur, éventuellement bagarreur, je le vois depuis des jours sur le mode de la tendresse, soucieux des autres plus que de lui-même.
Ce qu'il y a de douceur dans le cœur d'un homme, d'un vrai.
René déborde de bonté.
C'est un de nos plus beaux après midi.
Il est conscient de n'être pas tout à fait « d'aplomb » en ce moment.
Lui : « On fait une bonne équipe, tous les deux. On s'accorde bien. »
« On aura bien quelques bons moments ensemble encore...
Difficile de rentrer les yeux secs après tant d'émotion.

Lundi 4 février 2008.

Il a neigé la nuit dernière. Pas beaucoup, juste pour teindre en blanc le roux des prés.
Après le déjeuner. René est couché. Il me semble très faible.
« Ooh te voilà.
Il est à peine compréhensible tant il a la bouche embarrassée.
Je lui fais des bains de bouche comme ces derniers jours, puis complète par un lavage avec des bâtonnets et de l'eau bicarbonatée, puis le fais boire tout doucement au canard.
En d'autres circonstances je dirais que René est « bien luné ». Ses yeux sourient et nous nous disons des choses douces. Lorsqu'il dort, je prends mon livre. Quand il s'éveille, je le tourne et le masse. L'escarre est stable. Il n'en souffre pas. Je masse ses genoux, ses jambes, et ses pieds. Pieds et genoux à cause de l'appui et des frottements sur les draps. Les mollets et un peu ses cuisses pour conserver leur souplesse.
J'avais remarqué une rétraction des orteils de mon Père peu avant son décès. Je la guette chez René. Aucune trace.
Un après midi calme et doux...
Comme René ne mange guère à midi, je lui apporte des petits fromages blancs, ou des crèmes ou de la compote, qu'il mange volontiers vers 15 ou 16 heures.

Oui, mais...

Apprend-on à se méfier des minutes à venir, et qu'on ne connaît pas ?

Mardi 5 février 2008.

Le temps s'est mis au beau. La neige fond.

J'emène Mélina. Nous arrivons un peu plus tard que d'habitude. 14 heures.

René est agité. Il attendait, et même sans voir l'heure, il sent qu'il y a du retard...

Il est content de voir sa belle sœur. « Tu me lèveras...

Le demi échec de samedi dernier m'a averti : pas de place pour l'improvisation. Nous manœuvrons sans difficulté. René respire mieux assis que couché. Il n'en a pas toujours été ainsi. Que René ne veuille pas être assis et son énervement bouleversait son rythme respiratoire. Même si la position était réputée plus favorable.

Nous profitons de la position assise pour faire les bains de bouche et le lavage. Ca va mieux...

René demeure très confus tout l'après midi. Où sommes-nous ? Des nouvelles de Vernassal ? Le boulanger, non, le maire... Rentrer les bœufs. Fragile, émouvant, tendre retour en arrière.

« Il faudra prendre des soucis.

Nous rentrons.

Apprend-on à se méfier de la minute à venir, qu'on ne connaît pas ?

Mercredi 6 février 2008.

Le ciel est tout beau bleu. La neige a fondu.

Ce sera une belle journée. Une journée sans histoire...

Je fais mon marché à Allègre. Le traditionnel marché du mercredi matin.

Et puis je pars plus tôt pour faire à René la surprise de le faire manger.

J'arrive avant midi.

René est couché. Très pâle.

« Ooh, je ne t'attendais plus à cette heure ci...

Une aide soignante me dit qu'on n'a pas donné à manger à René, par prudence. Il a fait une fausse route le matin. A peine un peu de compote.

Infirmière et médecin m'expliquent qu'on a cherché à me joindre en fin de matinée, mais sans doute étais-je en chemin pour venir au Puy.

Phrase après phrase, avec gentillesse, on m'aide à comprendre que la fin est proche.

Je me croyais préparé à ce moment depuis longtemps.

Je n'aurai donc jamais appris à me méfier de la minute à venir...

Je n'ai pas su voir venir la dernière minute de mon Amis André qui m'a fait connaître mon vrai Père. Ni celle de mon Père.

Maintenant pour René, « tout doit être en ordre ! », « Il faut faire du bon travail, allons ! »

Maintenant pour René, être parfait, respecter ma promesse : je ne te lâcherai jamais la main ! L'accompagner, jusqu'au bout, et encore après. Sans se mentir.

« Je n'en peux plus...

« Je suis au bout...

Puis il s'agite. « Tourne moi.

Je n'y parviens pas seul. René ne peut pas m'aider. J'essaie. Je passe mes bras sous lui, mais je ne parviens pas à le tourner complètement et dois à chaque fois le remettre dans la position initiale.

« Tu n'as rien fait, tu n'as rien fait, laisse tomber René, comme une constatation d'homme sage. Sans que je le ressente comme un reproche.

« Tourne moi, allons. Mais si !

J'essaie une diversion pour l'apaiser, en lui lavant la bouche. Mais ainsi couché le résultat est sommaire.

Je me sens dépassé, ne pouvant ni satisfaire René, ni le calmer. Il s'agite et hausse le ton. Ses propos ne sont pas cohérents. Il ne se maîtrise plus. Il a pris le dessus sur moi comme il a toujours su le faire, mais le moment est plus critique et son état autrement dégradé. Je crains une fin en pleine crise, emprunte de violence...

J'appelle l'infirmière.

16 heures.

Deux infirmières accourent, vérifient sa tension, conviennent de lui faire une piqûre qui l'apaisera. Mes yeux passent des leurs aux yeux mi-clos de René. Tout est évident. Je sais sans comprendre ni rien maîtriser. La voiture est folle.

« ... ça fera ce que ça voudra...

Ainsi, donc, c'est maintenant...

Blême, René s'est détendu. Il ne parle plus. Ses yeux sont clos, fixes. Ils ne me parleront plus. Mais René est toujours là ! Il écoute tout ce que je lui dis. Alors, je lui dis tout ce que mon affection me guide de lui dire. Seul le fondamental. C'est de l'amour. S'il lui en a manqué à l'heure de sa naissance, voici qu'à l'heure de sa fin il n'en manquera certainement pas. Je le lui donne tout entier. Ma voix parle à ses yeux clos.

16H30.

Mes mains et ses mains se parlent. Ensemble fondues.

De sa gauche, René s'est à demi tourné sur le dos. Ses mains me disent de soulever sa tête. Je relève la tête de son lit. J'ai baissé le store pour atténuer l'impertinence du soleil. Face à face, l'un en l'autre, le temps s'étire ou se contracte, n'a plus de signification. Je partirais bien, moi aussi, rejoindre avec lui, au Monteil, ses neiges d'Yvelin, Violet, Mouton, mon Père, André, mon arrière grand père.

Ses mains me disent quelque chose.

Sa main droite d'abord, seule, fait une rotation externe.

- Oui, mon René, je vois bien que tu me parles.

Il refait ce geste. A plusieurs reprises. Geste esquissé, en apesanteur.

Son avant bras doit se soulever un peu, et sa main pivote vers sa droite.

- Tu voudrais que je te tourne ?

J'essaie, mais je sais que je n'y parviendrai pas.

- Je ne peux pas, mon René, je n'y arrive pas.

A chacun de ses gestes je redis mon impuissance.

Sa main gauche amorçe le même geste, en rotation vers la gauche. Je ne comprends plus.

Désespéré j'avoue à René que je vois bien qu'il me parle, mais que je ne comprends pas ce qu'il me dit...

En même temps, j'imagine son impatience... Mais si, allons ! Allons...

Je lui demande de me pardonner.

Je ne suis pas à son niveau. J'avais tant à apprendre de toi.

Pardonne-moi, René, ne m'en garde pas rancune.

17 heures.

René est pâle. Ses mains dans les miennes. Lui mi sur le dos, mi sur sa gauche. Moi appuyé sur la barrière de son lit, la tête tout près de la sienne.

Il respire doucement. Sans bruit. Calme. Serein ?

Doucement il soulève son buste et happe trois petites bouffées d'air, un peu au-dessus de lui, sur sa gauche. Il se replie et fronçe délicieusement le visage à la façon d'un *poupou* qui va éternuer.

René n'éternue pas. Il se repose doucement sur ses oreillers, la tête au creux de son bras, presque souriant. Détendu.

René ?

Je file chercher l'infirmière et je reviens sans l'attendre.

Elle arrive. Constate.

René inspire un tout petit peu. De la vie quelque part encore ?

Je regarde sans comprendre, entre incrédulité et espoir...

L'infirmière m'explique que c'est ainsi que cela va se passer et pour quelques instants nous tient compagnie. Moi, les yeux en fontaines malgré moi.

Restez avec lui, vous me direz quand ce sera fini... Elle s'en va doucement.

J'ai repris les mains de René, nos mains fondues ensemble, les siennes devenues silencieuses.

Entre mes fontaines je fixe René, lumineux.

De temps en temps des inspirations. De plus en plus espacées, parfois suivies d'une déglutition.

René ? René ?

17H20.

C'est fini, il n'y aura plus de petites inspirations,

Plus jamais. Le René du Monteil ne souffre plus.

Au bureau des infirmières.

De retour à la chambre.

Encore quelques instants avec René. Son front tiède et doux. Ses bonnes grosses mains qui en ont tant fait.

Au revoir sans pouvoir m'éloigner. Au revoir, sans pouvoir le quitter.

Au revoir depuis l'entrée de la chambre.

Au revoir de la main au détour de la porte.

Au revoir...

Mercredi 6 février 2008.

De retour à Allègre.

Je ne peux pas rentrer comme cela.

Je m'arrête à la maison de retraite et, comme je peux, j'annonce que René n'est plus là...

Puis, poussé par une urgence que je ne comprends pas, je vais à la chambre de René et en emporte une partie des affaires.

Je m'arrête au café Puech. Pour partager avec Claudine. Pour moi annoncer une telle nouvelle, est comme un cadeau de confiance, de l'amitié.

Enfin, chez Mélina.

L'émotion de la salle où ces derniers mois nous avons tant parlé de René, dit nos espoirs et nos pires craintes, nos déceptions et nos doutes. Je ne peux rien dire, mais c'est à soi seul l'annonce que nous redoutions.

Je décide de retourner à la maison de retraite et de vider complètement la chambre de René, aidé par un de nos Amis, lui-même pensionnaire. La peur que ce soit encore plus difficile demain ? Rapporter ce trésor qui est sien ?

Je remonte deux sacs en plastique. Deux pauvres sacs, comme des sacs poubelles, et qui sont les deux dernières années de la vie de René.

Pour moi un trésor.

Plus tard, les rendre à sa famille.

Jeudi 7 février.

Commander les obsèques.

« Tu me mettras dans le tombeau ! »

Revenir à l'hôpital avec des habits.

A la morgue, une enveloppe humaine. Je sais que c'est René, mais c'est trop fort pour moi. Je n'ai jamais pu embrasser ces fronts durs et froids que j'ai tant aimés... avant... avant...

J'effleure son front, et de la main j'effleure ses mains.

Je ne suis pas à la hauteur, là, mon René, mais sois sans crainte, je ne lâche pas ta main.

Il y a encore tant de choses à faire pour toi, René.

Au U1, dire merci avec des fleurs et des chocolats. C'est difficile pour les équipes soignantes. Elles restent là. Elles recommencent. Après une page de souffrances, une autre s'ouvre. Dire merci ! Avec le cœur !

Déjeuner chez Josiane. Son accueil affectueux. Son Père qui fut facteur et alla porter du courrier au Monteil, en voiture si la neige laissait passer. Sinon à pied. J'ai envie que la terre entière sache que René a existé. Lui et tous ceux qui ont souffert autant que lui dans les travaux de tous les jours.

Il y aura toujours des injustices. Quelqu'un pour en souffrir. Quelqu'un pour en être bouleversé. Quelqu'un pour hurler.

Peut-être quelqu'un pour réparer.

Compléter la commande des obsèques dont l'annonce est déjà dans le journal. Passer chez des Amis chers leur annoncer qu'un Allegras n'est plus, et leur demander s'ils

peuvent réunir la chorale de l'église. Au cimetière montrer la tombe que René a fait construire pour que même sa mort ne coûte rien à sa famille.

Le soir tenir informée Mélina qui est enrhumée. L'enterrement aura lieu demain, à 10H30.

Son fils : « Ce sera fini pour midi ?

Faire comme si je n'étais pas étonné... Si René les entend...

Vendredi 8 février.

Voir le prêtre et ensemble faire un éloge sincère qui plaise à René, restitue quelque chose de sa vie, et sonne de quelques mots de patois.

Retourner à la maison de retraite. Commencer les formalités d'après décès. Voir René à la chambre mortuaire nouvellement créée à Allègre. L'éclairage plus doux atténue ce que René a perdu de vie. Mise en bière. Voilà que ça se précise, mon René...

Samedi 9 février.

Une partie de sa famille est venue à la clôture du cercueil. La moindre des choses semble réclamer un gros effort à certains. D'autres formalités seront moins pénibles... Mon Père citait souvent qu'on devrait annoncer les héritages plutôt que les enterrements, ce serait la même chose, mais plus amusant...

Mais je ferai savoir que bien qu'ils ne l'aient pas assisté dans sa vieillesse, René leur avait constitué des épargnes prises non pas dans ce qu'il aurait eu de superflu, mais en se privant du plus élémentaire confort. Je les en avais informés, sans le dire à René, afin de les attirer vers leur oncle malade. En vain.

Je laisse la famille suivre le cercueil et monte directement à l'église. Parmi les amis de René. Certains, de santé précaire, ont fait un effort pour venir dire au revoir à leur *classe*.

René sera bien accompagné. Merci. La chorale est là. Merci. Prières et chants viennent du cœur, choisis à dessein. Le prêtre dit l'éloge de René avec le ton qu'il faut. Merci de la part de René.

Nous descendons au cimetière. Ernesto avec moi.

René est dans son tombeau.

A tyi.

Je n'ai ni osé, ni voulu, ni pu, porter son cercueil, ni dire son éloge. J'aurais aimé le faire. Pour toi.

Je raccompagne Ernesto à la maison de retraite. Passant devant la gare nous rencontrons Pierre Besson, de Borne, qui vécut chez l'Eugène Astier de Razonnet, et qui nous dit que l'André, le frère cadet de René, est resté là, devant la gare, dans sa voiture, toute la matinée. Il avait conduit sa femme à la messe d'enterrement...

On se reverra. A bientôt.

Il est midi passé.

Je sais où aller, maintenant. Parler à René et l'écouter en cette journée qui est sienne.

Je descends par Moulis. Razonnet, le raccourci jusqu'aux Nautes. Les Quatre Chemins. Le Monteil.

Blaguer encore avec René. Ici c'est possible. Il est là, en toutes choses. Je photographie. Tout autour, le paysage magnifique vers le Meygal, le Mezenc, le bassin du Puy, Bar, et Allègre sur le flanc de Bauray. Les bois environnants.

Le pré en dessous du chemin. Le granit affleurant qui monte derrière la maison comme un hélix.

La source d'en bas et les ornières des tracteurs qui évacuent des coupes récentes.

Le verger et les derniers fruitiers qui refusent de mourir. Les traces qui s'évanouissent du chemin direct venant des Quatre Chemins, enjambait la source d'en haut et menait de l'entrée des terres au logis par le méplat sur lequel René est photographié avec Violet et Mouton.

Les murs subsistant du bâtiment ancien que signale le cadastre de 1823, en dessous de l'actuel logis.

Les pans de la bergerie. Les murs blanchis du logis.

Les marches de l'entrée disparaissent sous les herbes. Le franchis le seuil, un peu inquiet. Si un mur *s'écrasait*... Si un linteau glissait et tombait... Pas aujourd'hui ! Je pénètre dans la maison où René a passé son existence depuis que sa famille a quitté la maison natale de Montreguerry et s'est mise à la culture et l'élevage. Les génoises et un

rang de tuiles ont préservé les murs. Les plâtres et les enduits intérieurs ont moins résisté. C'est par l'intérieur que les murs se meurent. Les menuiseries des portes et fenêtres s'accrochent encore, en place ou pendantes. Un amas de pierres, de poutres et de tuiles sont le substrat d'une végétation que l'abri intéresse. A première vue on reconstituerait le logis à peu de force. A mieux examiner le jour perce à travers certains murs.

La ferme est condamnée.

Elle attend, elle aussi.

Le soleil est doux. On s'installerait autour d'une nappe dans l'herbe. A l'ombre quasi permanente le long de la frange nord des bois, la neige n'a pas fini de fondre. Elle regèle chaque jour. Le givre blanchit les herbes folles et les basses branches.

On entendrait ta voix, René, envoyer les chiens autour des moutons de retour d'un pacage des environs. Ce qu'il t'en fallut marcher de kilomètres. Tous ceux qui t'ont connu le disent. Il était courageux, le Grand ! Il avait son caractère, mais il a trimé ! Il a fait du bon travail, ça oui. Et ici, avec la neige, ce n'était pas facile. Il devait mener les moutons, tous les jours ou presque.

Soudain je revois tes mains qui me parlaient

Ta main droite d'abord fait une rotation externe.

Ta main gauche amorce le même geste, en rotation vers la gauche.

Je n'avais rien compris.

C'était évident. Ce geste, tu l'as fait si souvent, si souvent. Je suis impardonnable de ne pas t'avoir compris ! Je t'ai infligé toutes ces minutes pendant lesquelles tu as fait cet effort désespéré pour me parler. Et moi je suis resté sec ! Ce que tu as dû pester, *guenille* !

« Je n'en peux plus, Gilbert, je veux passer de l'autre côté... Il est temps...

Disant ces mots d'épuisement, de désespoir, tu appuyais d'un geste.

Ta main faisait une rotation vers l'extérieur.

Ta main droite, ou ta main gauche.

Révolte en raz de marée et en pleurs. Injuste !

Injuste que tu sois né dans ces trop rudes conditions. En ce déficit de tendresse, de caresses tendres, d'amour paisible. Que tu aies dû rester près des tiens en soutien de famille. Que tu n'aies pas été mieux secondé, ni par ta génération, ni par la suivante.

Ceux qui te condamnent le font sur une seule faute. Une lourde faute que tu reconnaissais. Que tu m'as dite, le premier. Que j'ai apprise de toi quand rien ne t'y obligeait.

« Non, je ne mérite pahh ! C'est à cela que tu pensais, moi aussi : « Tu le mérites !

La vie n'a récompensé ni ton courage d'homme seul, ni ta bonté d'homme simple.

Elle t'a fait l'esprit éveillé et avide d'apprendre, mais a ôté à tes parents les moyens de te laisser longtemps à l'école. Elle a aiguisé ton intuition mais ne t'a pas donné la liberté d'entrer en amitié ou en amour durablement. Elle t'a forgé un caractère méfiant pour te protéger des autres et de toi-même, mais t'a condamné à une longue solitude corrosive et dévorante.

Elle t'a fait rude mais juste et bon.

Mais elle n'a donné à certains que la mémoire de ta rudesse.

Ce que les injustices de ta vie t'ont creusé des rides profondes...

Ce que tu vas manquer...

9 février 2008.

Dire qu'il manque est bien l'hommage qu'on doive au René du Monteil.



Montreguerry, la petite ferme natale, bien soignée par ses occupants d'aujourd'hui.



René et ses brebis noires.



La ferme du Monteil en 2008.